4

Bibliothèque de S. M.
Le Roi

CLÉMENCE ISAURE,

ET

LES TROUBADOURS.

T. I.

La Musique des Romans se trouve, à Paris, chez SIÉBER, éditeur et marchand de Musique, rue de Richelieu, n° 28, vis-à-vis la fontaine Traversière, à la *Flûte Enchantée*, et chez les Marchands de Nouveautés.

CLÉMENCE ISAURE.

S 69189

CLÉMENCE ISAURE,

ET

LES TROUBADOURS;

PRÉCÉDÉ

D'UN PRÉCIS HISTORIQUE

SUR LES TROUBADOURS

ET LES JEUX FLORAUX.

PAR M. LÉON DE LAMOTE.

O souvenir de la Patrie, combien vous avez de charmes pour un cœur sensible !

TOME I.

PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire,
rue Gît-le-Cœur, n° 4.

1808.

DÉDICACE.

A M. la Comtesse Caroline d'A.

M.

Je vous lisais Clémence ; quelques larmes s'échappèrent de vos yeux, je les vis..... et je vous ai dédié mon Ouvrage.

LÉON DE LAMOTE.

PRÉFACE.

» ENCORE un Roman historique! va s'écrier le lecteur en lisant le titre de cet ouvrage! » J'avoue que cette exclamation m'épouvanterait si elle était juste; mais je ne crois pas la mériter. Clémence Isaure n'est point un roman historique; les faits sont tous de mon invention, et hors son nom qui appartient à l'histoire, le reste ne peut être contesté à

mon imagination. Je n'ai point voulu, en traitant ce sujet, mêler aux aventures extraordinaires qui caracférisent les romans, ces faits avérés qui sont l'apanage de l'histoire. J'ai voulu plaire et intéresser; que le lecteur juge si mon but est rempli!

Depuis quelque temps il s'est élevé une guerre polémique entre les critiques et les auteurs de romans historiques. Les premiers, forts de la bonté de leur cause, ont attaqué les seconds avec les armes irrésistibles de la raison et du ridicule. Il est vrai que leurs

adversaires leur ont tous donné beau jeu. Nous n'avons encore dans ces romans prétendus historiques, qu'un mélange bizarre de faits vrais, et de mensonges parés quelquefois du nom de la vérité. On s'est plu à dénaturer les caractères. On a fait de Louis XIV et de sa cour des hommes du dix-huitième siècle : Richelieu est devenu un être sensible ; et Bélisaire, au fond des déserts de l'Égypte, a couru conter à Gélimer les perfidies de Narsès qui n'avait encore été connu que par ses vertus et son courage. D'autres, confondant les

époques, rassemblant des personnages séparés par des siècles, ont porté dans la Grèce le mauvais ton de nos petits-maîtres actuels, et les principes infâmes de la nouvelle philosophie. Sans doute ce n'est point aux ouvrages de ces écrivains qu'on peut donner le titre de romans historiques; non, l'histoire et la fable les repoussent également. Mais aussi faut-il conclure des exemples que je viens de citer, que le genre des romans historiques soit essentiellement mauvais ? Ce serait, je pense, tomber dans un autre excès;

et je crois qu'en tout il faut l'éviter.

Eh quoi! je ne pourrai point faire dans un roman ce qu'on ne cesse de faire dans la tragédie? Ne pourrai-je point prêter à des personnages célèbres, des aventures imaginées, se rattachant néanmoins aux grands événements connus de sa vie politique? La tragédie n'est qu'un roman historique, écrit en un rhythme plus cadencé. On y retrace les grands hommes avec leurs vertus ou leurs vices: ils agissent au gré des ressorts que le génie du poète se plut

à inventer. De même dans un roman historique, les héros dont on rappèle le souvenir, agissent comme ils ont agi, ou du moins comme ils auraient pu le faire. Le romancier habile ne prête point des vertus à Tibère, ni des crimes à Titus : chez lui Socrate ne parle point comme les athées de nos jours, et madame de Maintenon n'est point excusée de toutes ses fautes politiques.

Romanciers, soyez vrais jusque dans vos fictions : ne tronquez point les événements ; qu'ils soient tels que l'histoire les rapporte ; ne vous écartez

pas de l'exacte chronologie, et peut-être désarmerez-vous une partie de vos critiques.

Il est encore ridicule sans doute de prétendre que votre roman suffise pour apprendre l'histoire du temps pendant lequel la scène se passe; toujours des faits historiques fatiguent un lecteur qui demande du délassement; cherchez à le distraire par des tableaux intéressants et qu'il arrive à la fin de l'ouvrage, content de la diversité des objets que vous avez su avec art présenter à ses yeux.

Quel que soit votre genre d'écrire, si vous plaisez, vous

trouverez des lecteurs. Mais dans les romans comme dans les ouvrages plus sérieux, on ne doit point être content de plaire ; tout auteur doit chercher à se faire estimer. Loin de quiconque travaille, ce style licencieux qui déshonore toujours celui qui l'emploie ! Combien à mes yeux est méprisable l'écrivain sans pudeur, qui ne rougit point de salir son ouvrage par les plus hideux tableaux ! Sans doute il faut parler du vice pour en inspirer l'horreur ; contents d'esquisser ses travers, ne les colorons point. Une simple ébau-

che suffit. Lui seul peut aimer à se peindre en entier.

Un auteur licencieux est l'ennemi de son pays, et le plus dangereux sans doute, puisqu'il en sape les fondements, qui doivent toujours être les bonnes mœurs : renverser la morale, dégrader la vertu, est un crime qu'on ne saurait pardonner : presque toujours il se joint à un attentat plus grand encore ; je veux dire à cette philosophie sacrilége et insensée, qui, monstre avide de destruction, souille d'un souffle impur l'autel qui la condamne, et la majesté

du trône qui comprime ses élans dévastateurs. C'est des écrits des philosophes du dix-huitième siècle, que sont partis ces foudres révolutionnaires, dont le ravage se fait encore ressentir. Alors il s'élèva une conspiration impie, dont le triple but était de pervertir la morale, d'ôter la crainte d'une autre vie, afin de ne plus trouver d'obstacle, dans le projet conçu de renverser la monarchie; car le bouleversement des empires est une conséquence naturelle de la dépravation des mœurs.

L'homme immoral est porté

à nier l'existence d'un être vengeur, dont la colère l'épouvante. S'il parvient à détruire les principes religieux imprimés en naissant dans son âme, il s'enhardit soudain à commettre le crime. Les rois institués pour être sur la terre les images visibles de ce dieu qu'il redoute, offusquent ses regards. Il faut qu'il les renverse; leur chute lui semblera attester l'impuissance ou l'anéantissement de la divinité.

Ce fut dans le dix-huitième siècle que parurent, presque sans obstacles, ces romans obscènes et sacriléges qui font la

honte de notre littérature. Tout alors concourait à détruire une antique monarchie, illustrée par quatorze cents ans de gloire. Les écrivains plus que tous y contribuèrent. Voltaire fut le premier qui en donna le funeste signal. Marmontel s'élance bientôt dans la lice, et ne fait son Bélisaire que pour insulter à la religion. L'insensé Diderot suit ses traces ; Rousseau lui-même est atteint du commun vertige; mille autres, moins fameux, suivent ce criminel exemple; et tous, la torche du fanatisme philosophique à la main, prêchent une

indifférence coupable, qu'ils appèlent tolérance; parlent au nom de l'humanité qui les repousse, et parviènent enfin à tout détruire, parce que tout les condamnait.

Et ce sont ces hommes dont on met les ouvrages dans les mains de la jeunesse! et que j'entends vanter tous les jours! eux, qui renversèrent nos institutions! eux, qui altérèrent la foi de nos ancêtres! eux, à qui nous devons tous nos malheurs! Puisse à jamais leur mémoire exécrée, servir d'exemple à quiconque voudrait les imiter!

Ah! dans nos écrits, ne nous

distingons que par nos principes d'honnêteté; toute autre renommée est trop odieuse à acquérir; elle ne peut plaire qu'à un malhonnête homme.

Je voulais prévenir le lecteur que mon ouvrage ne renfermait rien dont la vertu pût s'offenser; je n'ai pas songé à le dire; mais, s'il m'a lu, il doit maintenant me connaître. Le vrai sage sans doute ne me lira point; mais, s'il jetait par hasard ses yeux sur ma préface, il dirait : « Ce jeune homme n'a » pas reçu les principes du » siècle. » Et ce peu de mots deviendrait pour moi l'éloge le plus flatteur et le plus juste.

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR

LES TROUBADOURS

ET

LES JEUX FLORAUX.

Le Génie, voyageur inconstant, a tour à tour parcouru diverses régions qui lui doivent la renommée dont elles jouissent. Partout, à son aspect, les peuples s'éveillent à de plus doux pensers. Aux sentiments qui les portent vers les combats, se joignent ceux qui développent en eux les premières notions des

beaux-arts. Bientôt ils réunissent ces deux gloires ; l'une protège, l'autre embellit. Alors les princes habiles, savent par la protection dont ils entourent les hommes rares, sur lesquels le génie a secoué son flambeau inspirateur, donner à leur règne un éclat qui en fait le principal lustre. Tamerlan et Gengis ont été de grands conquérants ; Périclès, Alexandre, Louis XIV ont été de grands hommes. Les premiers ne sont connus que par l'effroi que leur nom imprime encore au genre humain. Les seconds, protecteurs des Arts, en ont été célébrés : ils reçoivent la brillante réputation dont ils jouissent, des mêmes talents qu'ils ont su développer.

Les Muses timides sont amantes

de la paix ; elles se plaisent cependant à chanter la victoire : mais elles se taisent alors que les partis bouleversent la face des empires. Elles cherchent une retraite loin du tumulte ; rarement les voit-on se mêler parmi les bataillons. A leur exemple, leurs enfants désertent les combats : cependant on en a vu qui, bien loin de fuir les champs de l'honneur, ont su s'y distinguer, et apprendre leur nom aux filles de mémoire comme à Bellone. Tels ont été entre autres les poètes appelés *Troubadours*. Chantres et soldats tout à la fois, ils ont placé sur leur front un double laurier ; car la même couronne pare la tête d'Apollon et le casque sanglant de Mars. Avant eux les premiers poètes avaient été

sans doute aussi guerriers, et la noblesse de leur origine remonte aux premiers âges du monde. Dès que les hommes eurent une langue, ils firent des vers. Cette manière harmonieuse de s'exprimer devint nécessaire, pour servir à rappeler les événements et les lois primitives. Quel en fut l'inventeur? on l'ignore. La religion, la reconnaissance, l'amour, élèvent chacun leur prétention. Si nous jugeons par les premiers ouvrages de poésie que l'on connaisse, nous verrons qu'on s'en servait pour les objets les plus importants. Les hommes, n'ayant connu l'art de l'écriture que longtemps après l'époque de leur civilisation, ne pouvaient par conséquent présenter aux yeux les lois

civiles, celles du culte sacré, et les faits mémorables de leur histoire. Alors des esprits exaltés et pleins de la divinité qui les inspirait, inventèrent un langage sonore, dont la cadence fit aisément retenir les sons ; et lorsque l'écriture fut découverte, on fixa sur le papier la pensée jusqu'alors fugitive dans la mémoire. Moyse, pontife-législateur, est le premier auteur dont les ouvrages soient parvenus jusqu'à nous. La poésie, depuis sa naissance jusqu'au chef des tribus juives, avait fait d'immenses progrès, ou bien Moyse s'élevait au dessus des poètes ses contemporains, par le secours du Dieu dont il était l'interprète ; car on ne peut croire que, dès son berceau, la poésie eût pris

un vol aussi rapide. Non, elle ne marcha point d'abord à pas de géant ; comme toutes les inventions des hommes, elle eut un commencement faible, et d'autant moins élevé, que devant une partie de ses grâces à la civilisation, elle dut être grossière dans l'état de pure nature.

Lorsqu'une langue se forme, elle n'a que peu de mots ; ils suffisent, mais ils ne varient point. Elle ne peut se prêter, dans son insuffisance, à tous les écarts de la poésie. Le poète franchit toujours les bornes : il le fait avec goût quand son siècle est éclairé ; il le fait avec bizarrerie quand son siècle est barbare. Des sauvages errants, dans les forêts, occupés des soins de leur

existence, sans établissement certain, sans émulation qui les excite aux découvertes, doivent peu s'occuper de la poésie : ils le font cependant, mais ils ne savent point la polir. Elle est âpre comme leurs mœurs ; elle exprime leurs naissantes idées, et leur paresse naturelle les empêche de conquérir dans le domaine immense de l'imagination.

Il s'élève cependant un homme consumé du besoin de se distinguer ; s'il est fort, le glaive brille dans ses mains : si son caractère est plus doux, il se tourne vers les découvertes auxquelles il est appelé. Alors il pense... La réflexion lui apprend à classer ses idées ; bientôt même à les exprimer heureuse-

ment ; il devine que le retour des mêmes sons, la mesure d'une cadence amie de l'oreille frapperont ceux qui l'entourent ; il suit la marche de son raisonnement ; il s'empare, soit d'une maxime, soit d'un trait historique ou religieux, il le décore du nouveau langage qu'il a inventé ; il cherche à l'exprimer avec précision et grâces, il y réussit. . . et la poésie a pris naissance ! Ses vers sont écoutés avec admiration, chacun cherche à les retenir ; on les psalmodie pour leur prêter de nouveaux charmes. Ainsi parés, les chants poétiques passent de bouche en bouche : on les répète sans fin jusqu'à l'instant où un rival, à son tour inspiré, parvient à suivre la même

route. Deux rivaux s'enflamment mutuellement ; ils veulent se surpasser, et du choc de leur émulation, la poésie sort plus harmonieuse et plus châtiée.

Telle a été, je n'en doute point, la marche qu'elle a suivie à son aurore ; incertaine, mais néanmoins toujours audacieuse : le temps, les progrès de l'esprit humain lui ont donné plus de charmes.

Les premiers poètes connus sont Moyse et David (1) ; après eux se montrent dans l'histoire de la Grèce, Orphée (2), Linus, Arion, Amphion (3). Orphée fut le plus célèbre. On nous le représente, enchantant par sa mélodie les monstres et les êtres inanimés ; mais ce

qui doit le rendre plus recommandable, c'est qu'il apporta dans la Grèce les lois, les sciences, la religion, que lui avaient communiquées les prêtres de l'Egypte. Il s'en servit pour policer les peuples; il les rassembla, il leur donna leurs premières institutions. Ainsi, c'est à un poète que les Grecs doivent leurs connaissances primitives. Moins connus qu'Orphée, les trois autres que j'ai nommés c omposent avec lui le premier âge de la poésie; il fut brillant par ses causes et par ses résultats.

Le second âge porte le nom d'Homère, et ce fut encore dans la Grèce qu'il prit naissance. Homère, ce prince des poètes, surpassa ses

devanciers par la force de son génie ; il fut également le désespoir de ses successeurs. Grand et sublime, il ne cessera point d'être l'objet de l'admiration des siècles. On ne pourra jamais surpasser ses vastes conceptions, ses connaïssances profondes dans tous les genres, le *grandioso* de ses idées créatrices, la richesse de ses descriptions, l'abondante variété de ses tableaux, et l'harmonie de ses vers (4). Après lui, parut Hésiode, qui chanta les Dieux, les travaux de la campagne, et les plaisirs des bergers (5). On vit ensuite paraître, tour à tour, Pindare (6), Alcée (7), Corine (8), Sapho, ensemble amante et poète (9), Théocrite (10), Bion (11), Mos-

chus (12), enfin, Anacréon élevé par l'Amour pour être son chantre aimable (13). Long-temps après eux, mais toujours dans le même âge, suivant ma division, se distinguèrent les trois tragiques Grecs, Eschyle (14), Sophocle (15), Euripide (16); les comiques, tels que Ménandre (17), Aristophane (18). Cet âge brillant eut plusieurs autres écrivains dont je me dispenserai de parler, me contentant d'en citer les plus célèbres, et ne voulant d'ailleurs que donner un tableau rapide de l'histoire de la poésie, pour préparer celle des Troubadours, qui est l'objet principal de mon précis.

Le troisième âge fut appelé du nom d'*Auguste*. Il était naturel que

le pacificateur du monde et le protecteur des beaux-arts, donnât son nom au siècle qui lui devait son éclat. Les comiques Plaute (19) et Térence (20), ainsi que le philosophe Lucrèce (21), avaient déjà paru. Virgile, qui les suit, se présente le premier : il offre au dieu du goût ses ouvrages, que le dieu accepte (22). Horace, inspiré par les Grâces, s'avance à ses côtés, couronné de laurier, de lierre et de roses (23). Ovide, fameux par ses *Métamorphoses* et par son *Art d'aimer* (24) ; le trio charmant de Catulle, Tibulle et Properce (25) ; le malheureux Lucain (26), Perse, et le satirique emporté Juvénal (27), terminent ce beau siècle, dont la décadence fut prompte.

Cependant l'empire d'Auguste s'écroulait. Des nuées de barbares, accourus des plages glacées de la Scandinavie (28) et de la Scythie, inondaient de leurs torrents dévastateurs la Germanie, les Gaules, l'Italie, les Espagnes, et même la lointaine Afrique. Les Goths, Visigoths, Ostrogoths, les Vandales, les Alains, les Hérules (29), brisèrent le scèptre des beaux-arts, qui disparurent dans les tourbillons de la barbarie. Les dynasties se succédaient rapidement sur un trône ébranlé. Les intrigues des cours, les disputes religieuses, les guerres civiles ou extérieures, tout se réunissait pour éteindre les flammes du génie. Accablé de toute part, il se tut. Vainement Ausone (30), Clau-

dien (31), Boëce (32) et quelques autres, cherchèrent à le ranimer ; il se refusa à leurs transports, et dans l'ombre des cloîtres où de savants religieux lui donnèrent un asile, il attendit un temps plus prospère. Ce temps enfin parut; ce fut le quatrième âge, et celui des Troubadours. Le cinquième appartient aux Médicis (33), et Louis-le-Grand fut illustré par le sixième (34).

Ce fut principalement sous le beau ciel de la Provence et du Languedoc, que parurent les célèbres Troubadours. Dans des climats que la nature se plaît à combler de ses faveurs, où une chaleur tempérée enflamme l'esprit sans affaisser le corps, il est naturel que les hommes possèdent une imagination

plus vive, plus féconde et plus créatrice, que dans d'autres lieux, où le ciel d'airain et un sol ingrat s'opposent aux élans du génie. Les provinces méridionales de la France se trouvaient dans le premier cas ; elles virent s'élever de leur sein les Troubadours, dont le nom exprime le talent de *trouver*, d'*inventer*, en un mot, le génie même. La langue provençale, ou romance (35), se prêta à leurs écrits; facile, sonore, riche, elle put servir à rendre de brillantes idées. La poésie renaissante, embellie par elle, releva sa tête flétrie, et fut, par le ministère des *Menestrels*, *Troubadours* ou *Trouvères*, et de leurs jongleurs (36), enchanter les diverses cours de l'Europe, dont elle ne tarda pas

à faire les délices. L'époque de son éclat commença à la fin du onzième siècle, continua pendant le douzième, treizième, et s'éteignit au quatorzième, à l'instant où naquirent les nouvelles disputes religieuses.

Nous allons présenter rapidement, d'abord l'histoire générale des Troubadours, et quelques détails intéressants qui peuvent servir à les faire mieux connaître : ensuite l'esprit de leurs ouvrages, les mœurs qu'ils y ont dépeintes, la chevalerie qu'ils ont illustrée ; enfin, nous terminerons par l'*Histoire de l'Académie des Jeux Floraux*, depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Il est naturel que, dans un ouvrage élevé à la gloire de la

célèbre Clémence Isaure, on parle d'une Académie dont elle fut la régénératrice. L'*Histoire du Languedoc*, celle des *Troubadours*, les *Mémoires de l'Académie*, ceux *de M. de Ste.-Palaye*, l'*Histoire des Jeux Floraux* et les deux manuscrits précieux que nous avons en notre pouvoir, seront nos guides dans le travail que nous allons entreprendre.

On donne différentes étymologies au nom des Troubadours ; Pétrarque a cru que ce nom venait de celui de *Trompatori*, qui en langage italien signifie *sonneur de trompette*; parce qu'ils se servaient d'une trompe ou d'une trompette, dont ils s'accompagnaient en chantant leurs vers. D'autres préfèrent le mot

Troubadour à celui de *Trombadour*. Ils le font venir du mot *trouver*, comme nous l'avons déjà dit ; et ce sentiment est celui qui est le plus généralement suivi. On écrit aussi leurs noms *Trouveors*, *Trouveours*, *Trouverses* et *Trouveurs* ; on les appèle encore *Menestrels*.

Après de longues convulsions et des guerres perpétuelles, l'Europe, loin de chercher un repos qui lui était nécessaire, fut en des climats lointains combattre pour une cause sacrée. Cette nouvelle commotion l'ébranla dans ses fondements ; elle fondit sur l'Asie pour la conquérir, et lui donner une religion au nom de laquelle elle s'était armée. L'enthousiasme religieux et chevaleresque des croisadés, en exaltant les

idées, leur prêta une direction qui servit à faciliter les efforts que fit le génie pour sortir de son anéantissement. Il avait vu tomber la puissance romaine, où long-temps il fut honoré. Il avait vu aussi disparaître la race de ce Charlemagne, qui lui accorda une protection précaire, prompte à disparaître avec lui. Après la mort de ce prince (37), on cessa de s'occuper des sciences; les nobles par mépris, le clergé par système. Les uns croyaient au dessous d'eux de se livrer à des études qui, nécessairement, devaient les détourner de leurs occupations militaires. Les autres, enfoncés dans des querelles théologiques, cherchant toujours à élever contre le trône de nouvelles pré-

tentions en faveur de l'autel ; voulant tout ramener à eux, écartaient de leur système absorbant quiconque aurait pu éclairer le vulgaire qu'ils conduisaient en despotes. Dans ces temps malheureux, trois monstres se réunissaien pour écraser les peuples; l'ignorance, le fanatisme la féodalité: tous trois portaient l'empreinte d'une férocité dangereuse. L'ignorant est cruel par nature, le fanatique par exaltation, et le puissant par orgueil. Alors, qu'auraient pu faire ces hommes qui, nés pour les Muses, ont besoin de la paix pour cultiver les dons qu'elles leur accordent ? Repoussés de toutes parts, on les contraignait à se taire. Malheureux et méprisé était celui qui savait

lire. Riche et grand était celui qui, trempant sa main dans de l'encre, et la posant sur le papier, signait ainsi son nom (38).

Néanmoins quelques princes animés d'un noble esprit, sentirent que sans les arts un empire n'a jamais que la moitié de la splendeur à laquelle il peut prétendre. Ils cherchèrent à leur donner un essor qu'ils sont toujours impatients de prendre ; car les arts, génies dociles, paraissent dès qu'on les appèle : c'est une mine riche qu'il dépend toujours d'un monarque d'exploiter.

On voulut donc enfin leur accorder cette protection qui les vivifie: on fonda des colléges ; on leur donna des priviléges immenses, on

protégea les études. Dans plusieurs états parut la loi qui exemptait de la peine de mort tout clerc, c'est-à-dire, tout homme instruit: ce qui voulait alors dire, celui qui savait lire et écrire ; tant il était rare dans ces temps, de réunir ces connaissances préliminaires. Les moines, auxquels plusieurs prétendus philosophes n'ont pas rendu assez de justice, avaient, dans le silence de leur monastère, recueilli les anciens auteurs échappés aux flammes du vandalisme, que nous avons vu se rallumer de nos jours. Ils publièrent leurs richesses littéraires: on vit alors les descendants des barbares, parcourir avec intérêt ces ouvrages sublimes, enfants des beaux siècles. Mais telle est la mar-

che de l'esprit humain; dès que l'on eut fait un pas dans les sciences, on se hâta de les soumettre à des discussions pédantes et ridicules; et les partisans d'Aristote furent tour à tour loués ou excommuniés.

Une autre cause de la renaissance des Lettres doit être attribuée aux efforts de Grégoire VII (39) et de ses successeurs. Ils voulurent prétendre que tous les royaumes relevaient du trône de Saint-Pierre. Les Ecritures servaient d'autorité à leurs prétentions. Il fallut les combattre avec leurs propres armes, et des hommes citoyens étudièrent pour la défense des droits de leurs pays. La chevalerie enflammait aussi l'imagination; ces nobles sen-

timents, ce besoin de plaire aux belles et d'en être remarqué, le desir de célébrer ses prouesses ; tout aiguillonnait le génie ; il se ranimait : les croisades achevèrent de le rendre à la vie.

On partit dans le dessein religieux d'arracher la Judée aux Infidèles, et l'on conquit les arts, qui respiraient encore dans la Grèce et dans l'Arabie. De nouveaux climats, de nouvelles sensations, la vue d'une foule d'objets étrangers, furent les inspirateurs des poètes. Et toi, sainte religion ! toi calomniée par ceux qui te méconnaissent, toi qu'on n'a jamais su distinguer de tes ministres, tu fus aussi le stimulant du génie poétique de nos pieux ancêtres ! Presque tous

les Troubadours, en gourmandant les vices du clergé, prêchent les croisades, et parlent avec respect de Dieu, tandis qu'ils censurent la conduite peu édifiante des ecclésiastiques. Ecoutons un moment, au sujet des croisades, Gevaudan-le-vieux, dans un *sirvente* adressé aux princes Européens, pour les engager à délivrer Jérusalem, dont Saladin (40) a fait la conquête.

» Seigneurs, par nos péchés, la » puissance des Sarrasins s'est ac- » crue. Saladin a pris Jérusalem, » et l'on ne l'a pas encore recou- » vrée !..... Ecoutez, empe- » reur (Frédéric I), et vous roi de » France, son cousin (Philippe » Auguste), et vous, roi d'An- » gleterre, comte de Poitou

» (Henri II), armez-vous ; laissons
» là nos héritages, allons contre
» ces *chiens de renégats*, pour
» ne pas encourir la damnation!
» Portugais, peuple de Galice,
» Castillans, Navarrois, Arragon-
» nais, s'élanceront aux combats
» dès qu'ils verront réunis avec
» vous, barons Allemands, Fran-
» çais, ceux du Cambresis, les
» Anglais, Bretons, Angevins,
» Béarnais, Gascons et Proven-
» çaux! Soyez sûrs qu'avec nos
» épées nous trancherons la tête
» à ces misérables! Gevaudan aura
» prophétisé vrai ; ce qu'il a dit
» sera exécuté ; ces *chiens* seront
» mis à mort, et Dieu sera honoré
» et glorifié dans les lieux où Maho-
» met fut servi (41). »

Foulques, évêque de Toulouse, et d'abord Troubadour, dont nous détaillerons la vie, chantait ainsi, lorsqu'après la bataille d'Alarcos, gagnée par le Miramolin d'Afrique sur Alphonse, roi de Castille, les Chrétiens fuyaient effrayés devant les glaives musulmans. « Il n'y a » plus aucun prétexte de délai ; il » faut aller servir Dieu et venger » les pertes des Chrétiens. Le roi » d'Arragon, qui arrête tout le » monde, ne doit pas s'y refuser. » Tous les autres princes doivent » acheter à ce prix la couronne de » gloire..... Roi de Castille, » n'écoutez point les faux bruits que » vos ennemis répandent ; ne vous » découragez point de vos pertes ; » Dieu a voulu vous apprendre à ne

» mettre votre confiance que dans » lui. »

Plusieurs ont joint aux transports de l'amour des expressions religieuses ; mais tout nous démontre que c'était par simplicité, et non par impiété, qu'ils ont agi ainsi. Nous citerons en leur temps quelques exemples, ainsi que les invectives que leur inspirait le relâchement du clergé.

Les cours de Poitou, de Marseille, de Provence, de Béziers, de Toulouse et d'Arragon, favorisaient à l'envi les Muses. Leur reconnaissance n'était point muète ; chaque Troubadour chantait les louanges des princes ses bienfaiteurs. Ces souverains enflammaient les poètes, et les excitaient à se

montrer. Ils parurent environnés d'un éclat extraordinaire, et d'une rare considération : ils marchaient les égaux des princes, et rarement les beautés leur furent-elles sévères. Flattées d'être chantées par eux, elles volaient au devant de leurs fers : l'amour s'embellissait à leurs yeux des palmes du génie, et sensibles aux triomphes de leurs amants, elles s'enorgueillissaient d'une gloire qu'ils leur faisaient partager. Mais tous ces Troubadours n'étaient pas des hommes sans naissance, élevés par la force de leur esprit; parmi eux se mêlaient des monarques, des princes célèbres qui descendaient de leur trône pour se livrer au commerce des Muses, ou qui plutôt les y faisaient asseoir

à leur côté. Un empereur (Frédéric I) ; Alphonse, roi d'Arragon ; l'impétueux Richard, roi d'Angleterre ; le dauphin d'Auvergne ; l'évêque de Clermont, son frère ; le marquis de Montferrat ; Guillaume IX, comte de Poitou ; et tant d'autres, s'illustrèrent dans la même carrière.

On vit alors s'établir des cours d'amour : la première et la plus célèbre tint ses séances à Aix ; Etiennette, dame de Baux, la présidait. Plusieurs autres dames illustres en étaient les membres ; on y avait joint quelques seigneurs (42) : tous ensemble, assistés des Troubadours, proposaient et discutaient les questions d'amour. Car ce fut ce sentiment qui occupa principale-

ment les Trouvères. Presque tous leurs ouvrages ne roulent que sur la tendresse : on y reconnaît, à travers le mauvais goût du siècle, quelques étincellés d'imagination et de sentiment. Long-temps après parut la seconde cour. Phanète, dame de Romani, tante de la célèbre Laure, amante de Pétrarque, en fut la présidente (43). Elle eut pour antagoniste une autre dame, qui éleva une troisième cour. Enfin, partout l'enthousiasme fut général. Ecoutons Millot, dans son *Histoire des Troubadours*. « On vit alors les poètes se disputer à qui enlèverait les suffrages; ceux-là s'exprimèrent avec plus d'élégance et de finesse, ceux-ci avec plus de précision et de force. Les uns perfec-

tionnèrent le mécanisme du vers, les autres créèrent de nouveaux genres de poésie. Tantôt les Grâces donnèrent le ton au sentiment, tantôt la fiction et le dialogue assaisonnèrent la morale : le goût cessa d'être esclave, pour ainsi dire, d'une rampante routine : il suivit les progrès des idées, et embrassant une variété d'objets auparavant inconnus, il varia aussi les genres de composition, qu'une stérile uniformité rendait insipides. »

» Mais, ainsi que les idées obscurcies par l'ignorance, le goût restait encore bien loin de la perfection réelle, où il n'arrive qu'avec lenteur, à mesure que la société s'éclaire et se polit. Il trouvait même un grand obstacle dans la

manie qui multipliait les poètes où les prétendants aux récompenses poétiques. Une foule d'hommes, presque sans talents, condamnés à l'obscurité par la nature comme par la fortune, se jetaient dans une carrière où ils voyaient là perspective la plus attrayante. Les jongleurs, dont le métier était de chanter les vers des Troubadours, aspirèrent aux avantages de l'une et l'autre profession : la plupart des Troubadours eux-mêmes avaient à peine une teinture des lettres, et quelques-uns, trop distingués par leur rang, devenaient des modèles dangereux lorsque l'intérêt où la flatterie appréciaient leurs ouvrages. Plusieurs, pour se distinguer de la multitude, affectèrent

de pénibles défauts qui leur attiraient des admirateurs; une combinaison de vers et de rimes capable d'éteindre le feu du génie; une obscurité de style où tout paraissait énigme, où rien ne méritait d'être deviné. Ainsi, les progrès du goût étaient arrêtés, non seulement par l'ignorance et la grossièreté qui régnaient alors, mais par une sorte de corruption que produisait la culture d'un art sans principes. »

Millot, comme on peut le voir, a jugé les Troubadours avec une extrême sévérité; il n'a guère rapporté que des traits à leur désavantage; et son ouvrage serait plutôt la satire que l'histoire des Troubadours.

Non seulement les poètes brillaient par leurs talents, mais ils se

distinguèrent encore par leur bravoure, et l'attachement généreux qu'ils montrèrent toujours pour les princes leurs amis. Citons quelques exemples qui serviront à prouver ce que j'avance. Richard, fils d'Henri second roi d'Angleterre, est célèbre par son courage qui lui mérita le surnom de Cœur-de-Lion : il fut l'ami du Ménestrel Blondel et Troubadour lui-même. Il se joignit avec Philippe Auguste lorsqu'on prêcha la troisième croisade, et tous les deux s'embarquèrent pour la Terre-Sainte. Richard éprouva dans l'Asie une foule de désagréments, que lui attira son caractère altier et impétueux. Il voulut y mettre fin, et se rembarqua, en l'an 1191, pour retourner dans ses états. Son vaisseau

fit naufrage sur les côtes de l'Istrie. Pressé d'arriver, il voulut continuer sa route par terre. Déguisé en pélerin, il traversa les états de Léopold, duc d'Autriche. Il ne put le faire si secrètement qu'il ne fût reconnu. Léopold, son ennemi irréconciliable, le fit arrêter. Le sujet de leur querelle était grave. Richard, lors de la prise d'Acre, avait fait arracher de la muraille et fouler aux pieds, un drapeau de Léopold, que celui-ci avait planté sur une tour dont il s'était rendu maître. Le duc, contraint de dissimuler son ressentiment, avait juré de se venger; l'imprudent Richard lui en fournit l'occasion; Léopold la saisit avidement. Richard, qui par ses violences s'était fait des ennemis de tous les princes

qui régnaient alors, avait aussi particulièrement insulté l'empereur d'Allemagne Henri VI ; celui-ci obtint du duc d'Autriche que l'illustre prisonnier serait remis entre ses mains ; il le traita sans ménagement ; il lui fit subir une dure captivité de plus de dix-huit mois ; il ne le relâcha qu'après en avoir exigé une rançon énorme. Richard aurait peut-être été retenu toute sa vie sans le Troubadour Blondel, qui sut découvrir le lieu de sa prison.

Richard avait disparu, et Blondel, inquiet sur le sort du prince son ami, le cherchait dans toute l'Allemagne; partout il interrogeait la renommée; long-temps elle fut muète, et Blondel était au désespoir: enfin il apprend que, dans un château situé

au fond de l'Autriche, un prisonnier de marque languissait dans les fers ; à cette nouvelle il se hâte d'accourir vers le lieu qu'on lui désigne ; il arrive. De toutes parts s'offrent à ses yeux des barrières impénétrables. Il voit que la force ni la séduction ne pourront lui donner l'entrée de la forteresse, dans laquelle toutes les précautions dont on a su l'entourer, lui apprènent que Richard peut être renfermé. L'amitié lui suggère une ruse. Autrefois il avait composé avec Richard une chanson française ; il va la chanter au pied de la tour principale, bien sûr qu'on lui répondra si le roi d'Angleterre est près de lui. Il chante en tremblant le premier couplet ; il s'arrête... O bonheur ! une voix qui

part de la tour lui annonce le succès de son entreprise; Blondel a reconnu Richard ! Il partit sur le champ et fut donner avis de sa découverte aux barons anglais, qui firent les démarches nécessaires pour ravoir leur monarque.

Le second trait que je rapporterai est pris de la vie de Bertrand de Born, illustre Troubadour, fameux aussi par sa naissance et par son courage. Bertrand, seigneur d'Hautefort, était lié d'une tendre amitié avec Henri d'Angleterre, frère de Richard Cœur-de-Lion et fils du roi Henri II. Bertrand partagea avec son ami les vicissitudes de vingt guerres, tantôt entreprises contre les rois de France ou d'Angleterre, tantôt contre Richard. Le

prince Henri mourut. Soudain Hautefort compose deux complaintes, dont voici l'extrait : » Je suis dévoré » d'un chagrin qui ne finira qu'avec » ma vie. Il n'y a plus pour moi » d'allégresse. J'ai perdu le meilleur » des princes. En me rappelant » son caractère généreux, ses ma- » nières obligeantes, sa bonne mine » et ses procédés honnêtes, je suis » prêt à étouffer de douleur. Jamais » seigneur plus gracieux plus affa- » ble, ni plus empressé à rendre » service ! Quel ordre ! quelle ma- » gnificence dans sa maison ! on y » était toujours bien reçu ; on y » trouvait bonne chère et grande » compagnie ; les fêtes, les diver- » tissements s'y renouvelaient sans » cesse. Grand Dieu ! vous enlevez

» tout cela à ce siècle dont la mé-
» chanceté le mérite bien. Aimable
» prince, si tu eusses vécu davan-
» tage, tu serais devenu le roi des
» courtois et l'empereur des *preux*.
» Jeune encore, tu avais acquis du
» renom. Quiconque t'a connu doit
» finir ses jours dans le silence et
» dans l'amertume. Nulle joie ne
» dissipera ma douleur. Anglais
» et Normands, Bretons et Irlan-
» dais, peuples de Guienne, de
» Gascogne, d'Angers, de Tours
» et du Mans, tous doivent répan-
» dre des larmes.

» Si l'on rassemblait tous les dé-
» sastres qui peuvent fondre sur
» les malheureux humains, que se-
» rait-ce en comparaison de la mort
» de ce jeune roi? Nous sommes

» tous abîmés dans la tristesse et
» dans le désespoir. Les guerriers,
» les Troubadours, les jongleurs,
» ont tout perdu. Mort barbare ! tu
» peux te vanter d'enlever le meil-
» leur chevalier qui fût jamais. Que
» n'allais-tu lancer tes dards contre
» tant de méchants que tu laisses
» vivre, vils fardeaux de l'uni-
» vers. Puissent les vertus du jeune
» roi servir de modèle à tous ceux
» qui l'ont connu! J'implore la mi-
» séricorde du Dieu qui est mort
» pour nous sauver; qu'il daigne
» le placer, en honorable compa-
» gnie, au séjour où il n'y a ni peine
» ni chagrin. »

Le roi d'Angleterre, qui attribuait à Bertrand de Born les démarches séditieuses de ses fils,

résolut de l'en punir. Il vint l'attaquer, l'assiégea dans Hautefort, en battit les murs avec ses machines de guerre. Selon l'historien provençal, dont le récit aurait besoin, ce me semble, d'être confirmé par de bonnes preuves, Alphonse, roi d'Arragon, qui était dans le camp de Henri, envoya demander des vivres à Bertrand, à cet ennemi que l'on assiégeait: Bertrand lui en fit porter, et comptant sur son amitié, lui manda que ses défenses étaient presque détruites, qu'il le priait de tourner ses batteries ailleurs. L'arragonnais, loin de lui rendre un pareil service, révéla ce secret au roi d'Angleterre. Les mêmes attaques furent vivement poussées,

et Bertrand fut pris avec toute sa garnison.

Conduit devant le vainqueur, il essuya d'abord des reproches très-piquants : *Hé bien*, lui dit Henri II, *c'est donc vous qui vous vantiez d'avoir une fois plus d'esprit qu'il ne vous en fallait? — J'ai eu le droit de le dire en un temps*, répliqua le prisonnier; *mais en perdant le jeune roi votre fils, j'ai perdu tout ce que j'avais de raison, d'esprit et d'habileté.* Henri versa des larmes au nom de son fils. *Ah! Bertrand*, s'écria-t-il, *malheureux Bertrand! il est bien juste que vous ayiez perdu l'esprit en perdant mon fils; car il vous aimait uniquement; et moi, pour l'amour de lui, je vous rends va-*

tre liberté, vos biens, votre château ; je vous rends mes bonnes grâces et mon amitié. Je vous donne de plus cinq cents marcs pour réparer le mal que je vous ai fait. Bertrand se jète à ses pieds, et lui jure un attachement sans bornes.

« Tous les historiens attestent que » Henri était un bon père, malgré » les révoltes continuelles de ses » fils. La mort de l'aîné lui avait » causé la plus cruelle douleur ; et » ce sentiment, joint à l'esprit de la » chevalerie, pouvait produire un » si beau trait de générosité. » *Millot, histoire des Troubadours.*

Un sirvente curieux, tiré des œuvres de Rambaud de Vasqueiras, extrait par Millot, et que je vais rap-

porter, donnera une idée de la manière dont on louait alors les princes, du genre de leurs exploits, et du mérite des poètes qui les chantaient. Ce sirvente est adressé au marquis de Montferrat, frère du fameux Conrad qui dans les croisades était devenu prince de Tyr, et avait été proclamé roi de Jérusalem peu de jours avant sa mort. Boniface de Montferrat fut, comme son frère, choisi pour être le chef d'une croisade. Vasqueiras lui parle ainsi :

« On peut voir maintenant que » Dieu se plaît à récompenser les » bons ; il a élevé la gloire du mar- » quis de Montferrat, par dessus » les plus braves ; que les croisés » de Champagne et de France l'ont » demandé au ciel comme le meil-

» leur de tous pour recouvrer le
» sépulcre. Ce preux monarque,
» Dieu lui a donné de courageux
» vassaux, de grandes terres, de
» grandes richesses pour lui assurer
» le succès.. Vaillant marquis, sei-
» gneur de Montferrat, je remercie
» Dieu dont vous avez reçu autant
» d'honneur; car nul chrétien por-
» tant couronne n'a plus conquis,
» plus dépensé, plus donné q[illegible]
» vous. En vous j'ai trouvé un bon
» seigneur qui m'a nourri, équipé,
» élevé d'un bas état assez haut;
» qui de rien m'a fait un chevalier
» prisé, agréé en tout et loué des
» dames; je vous ai servi de bonne
» foi et de bon cœur. En maint bon
» lieu j'ai courtisé les dames avec
» vous; j'ai avec vous chevauché

» en mainte guerre. J'ai perdu et
» gagné, reçu et donné des coups...
» Je vous ai aidé à conquérir des
» empires, royaumes, duchés, terres
» étrangères, îles et comtés; à pren-
» dre des princes, des rois, à vaincre
» chevaliers armés, à forcer villes
» et palais; avec vous j'ai chassé
» l'empereur de Romanie, que vous
» avez dépouillé pour donner l'em-
» pire à un autre (l'empereur de Ro-
» manie était Alexis Murzuphle;
» les croisés donnèrent l'empire au
» comte de Flandre.). Et si par vous
» je n'étais élevé en grande richesse,
» il ne paraîtrait pas que j'eusse été
» avec vous, ni que je vous eusse
» servi. Vous savez, seigneur, que
» c'est la pure vérité.

» Quand nous assaillîmes Azais-

» trigo, quatre cents chevaliers vous
» poursuivaient à force d'éperons ;
» avec dix compagnons seulement
» vous retournâtes sur eux, et ils
» vous craignirent plus que la grue
» ne craint le faucon ; j'allai à vous ;
» vous aviez grand besoin de moi ;
» nous relevâmes le marquis Al-
» bert qu'on avait désarçonné. J'ai
» été en dure prison, pour vous
» avoir utilement servi dans vos
» guerres. Pour vous j'ai livré beau-
» coup d'assauts, brûlé nombre de
» maisons, fait quantité de bons
» coups ; et vous le savez, je n'en ai
» été guère payé. A Messine, je vous
» couvris de mon manteau ; je vins
» bien à propos au combat dans le
» temps que vous aviez au visage et
» à la poitrine, carreaux, lances,

» épées, flèches, coutelas; et quand
» vous prîtes Rondasso, Paterno,
» Palerme, Calatagiao, je fus le
» premier sous votre bannière (42).
» Puis, quand vous allâtes à la croi-
» sade, je n'avais point envie, Dieu
» me le pardonne, de passer outre
» mer. Mais, pour me rendre à vos
» instances, je pris la croix, et je fis
» *ma confession*..... J'allais sous
» votre étendard vers Bluquerne
» (palais à Constantinople.): je
» portais des armes aussi lourdes
» que celles d'un Brabançon. Je
» combattis sur le perron au dessus
» de la tour, et je fus blessé au tra-
» vers de mon armure. Je combattis
» si près du palais, que le félon
» empereur grec fut abattu; ce
» méchant qui avait tué son frère

» en trahison! Quand il vit la fumée
» et la flamme, les murailles per-
» cées en plusieurs endroits; quand
» il vous vit dans la campagne com-
» battre à outrance, gaîment et sans
» vous épargner (vous n'étiez
» qu'un contre cent); quand il vit
» le comte de Flandre, les Français,
» Bretons, Allemands, Lombards,
» Bourguignons, Espagnols, Gas-
» cons, Provençaux, tous en ba-
» taille, infanterie et cavalerie, cet
» empereur ayant le cœur aux ta-
» lons, ses vils Grecs se sauvèrent
» de toute leur force sans tourner
» bride pendant une lieue. Nous les
» poursuivîmes comme le loup fait
» l'agneau. C'étaient des aiglons, et
» nous des vautours. L'empereur
» s'enfuit à la dérobée, nous laissant

» le palais de Bucaléon, et sa fille si
» gentille. Vous savez, et tous ceux
» qui sont avec vous le savent, que
» je ne dis pas un mot que de vrai.
» J'ajoute que votre renommée s'est
» tellement accrue dans mes vers
» et chansons, qu'elle ira jusqu'à la
» dernière postérité. Lorsque bon
» vassal sert bon seigneur, il lui en
» revient honneur et récompense ;
» c'est pourquoi j'attends de vous
» bon profit et bons présents.

» Seigneur marquis, je veux rap-
» peler tous les hauts faits de vos
» premières campagnes; donner des
» leçons est notre devoir, et les faits
» éclatants de votre jeunesse doi-
» vent servir d'instruction à ceux
» qui voudront entrer dans le che-
» min de la gloire.

» Souvenez-vous de mon attache-
» ment passé, des grandes actions
» que nous fîmes sur mer. Vous en-
» levâtes du plus fort retranchement
» au marquis Malespina, la dame
» Soldina. Vous la donnâtes à Pon-
» cet d'Aquillane, qui était au lit
» malade d'amour pour elle. Qu'il
» vous souviène du jongleur Ai-
» monet, qui vous apporta des nou-
» velles de Jacobina, qu'on voulait
» emmener en Sardaigne pour la
» marier malgré elle ! Qu'il vous
» souviène comme elle vous em-
» brassa en prenant congé de vous,
» et comme elle vous supplia d'une
» manière si touchante de la défen-
» dre contre l'injustice de son oncle.
» Vous fîtes monter à cheval cinq
» écuyers des meilleurs; nous cou-

» rûmes la nuit après soupé. Moi-
» même je l'enlevai du parc, et
» tout le monde poussa de grands
» cris. Des fantassins et des cava-
» liers nous poursuivirent ; nous
» prîmes aussitôt le parti de nous
» sauver ; nous pensions être hors
» de péril, quand nous voilà atta-
» qués par ceux de Pise. Voyant
» tant de chevaliers nous serrer de
» près, tant d'écus briller, tant de
» bannières voltiger au vent, *il ne*
» *faut pas demander si nous eûmes*
» *peur.* Nous nous cachâmes entre
» Albargne et Final : là, nous enten-
» dîmes de toute part sonner cors
» et clairons, et crier maints si-
» gnaux. Nous restâmes deux jours
» sans boire ni manger ; nous en
» allant le troisième, nous rencon-

» trâmes au passage douze voleurs,
» et nous ne savions quel parti
» prendre, car on ne pouvait les
» attaquer à cheval. J'allai contre
» eux à pied; je reçus un coup de
» lance, mais j'en blessai trois ou
» quatre, et je fis tourner le dos à
» tous. Mes compagnons me joi-
» gnirent; nous forçâmes les voleurs
» d'abandonner le passage, et alors
» vous pûtes passer en sûreté.

» Il vous souvient sans doute
» comme nous dînâmes gaîment,
» quoique nous eussions peu à man-
» ger : nous n'avions qu'un seul
» pain, et rien à boire. Le soir, nous
» arrivâmes à Nice chez Puiclair;
» il nous reçut avec tant de joie,
» que si vous eussiez voulu, il vous
» aurait fait coucher avec sa fille Ai-

» glète au beau visage. Vous, le ma-
» tin, comme bon seigneur et brave
» baron, vous donnâtes en mariage
» Aiglète à Gui Ademar de Monteil;
» vous donnâtes de même à An-
» selme, Jacobina, et lui fîtes re-
» couvrer son comté de Vintimille,
» en dépit de son oncle qui voulait
» l'en dépouiller.

» Si j'entreprenais, seigneur, de
» raconter vos grandes actions dont
» je fus témoin, nous pourrions
» être ennuyés l'un et l'autre ; moi
» de dire, et vous d'entendre. Plus
» de cent pucelles vous ai-je vu ma-
» rier à des marquis, à des comtes,
» à des barons de haut rang, sans
« que jamais jeunesse vous fît pé-
» cher avec aucune! Plus de cent
» chevaliers vous ai-je vu établir par

» don de fiefs, et cent autres pe-
» reillement détruire et ruiner; éle-
» vant les bons abaissant les faux et
» les mauvais! Tant de veuves, tant
» d'orphelins vous ai-je vu consoler,
» et tant de malheureux secourir;
» qu'ils devraient vous meuer en
» Paradis, si par merci on y peut
» entrer! Jamais homme digne de
» grâce ne fut refusé quand il vous
» la demanda: et à dire vrai, Alexan-
» dre vous laissa, seigneur, sa géné-
» rosité, Roland le douzième pair
» son courage, et le preux Bérard
» sa galanterie et son beau parler.
» Dans votre aimable cour règnent
» toutes les vertus, la magnificence
» des habits, et la bonté des armes;
» les trompettes, les jeux, les vio-
» lons et les chansons; et jamais

» portier ne vous plut, quand vous » êtes à table, comme aux riches » avaricieux.

» Je puis me vanter, seigneur, que » j'ai bien su me conduire en votre » cour : donner, servir, être com- » plaisant et discret. Je n'offensai » jamais personne, et nul ne peut » me reprocher que jamais en » guerre, je voulusse m'éloigner » de vous, ou que j'aie craint la » mort, tant qu'il s'agissait de tra- » vailler pour votre gloire. Tout » le détail de votre vie m'étant » connu, vous devez me faire plus » de bien qu'à tout autre, et cela » est juste, seigneur marquis : vous » trouverez en moi témoin, che- » valier et jongleur. » *Millot, histoire des Troubadours.*

Ce sirvente est un peu long, mais l'intéret qu'il présente m'a engagé à ne point le tronquer. Il nous peint l'esprit de la chevalerie. Ces grands coups d'épées, les villes forcées, les belles défendues, les oppresseurs punis; lui seul suffit pour nous donner une idée des prouesses des chevaliers. Une plume élégante pourrait de ce récit, extraire une histoire susceptible du plus grand intérêt.

Ce fut particulièrement dans la croisade des Albigeois, que les Troubadours firent éclater les beaux sentiments qui les ennoblissaient. Ceux qui avaient reçu des bienfaits des comtes de Toulouse, prirent la défense de ces malheureux princes contre leurs ennemis, hors un seul.

Les hérétiques Albigeois tirent leur origine, des anciens Manichéens d'Arménie, qui, ayant communiqué leurs erreurs aux Bulgares, les firent par ce canal circuler d'abord en Italie, et secondement dans les états méridionaux de la France. Les principaux sectaires étaient au nombre de douze, ce qui leur fit donner le nom *d'Apostoliques*. Un nommé Pons était à leur tête. Ils se firent ensuite appeler *Bons-Hommes* : les progrès rapides qu'ils firent, contraignirent le clergé de s'assembler conformément au concile de Tours en 1163. Le lieu des séances fut à Lombers, petite ville du diocèse d'Albi. Les archevêques d'Albi, de Narbonne, les évêques de Toulouse, Nîmes, Lodève et Agde ;

plusieurs abbés ; un grand nombre de dignitaires ecclésiastiques s'y rendirent. Parmi les séculiers, on distinguait Constance, sœur du roi Louis le jeune, et femme de Raymond V, comte de Toulouse; Raymond Trencavel, vicomte d'Albi, de Carcassonne, de Rases; Sicard, vicomte de Lautrec, etc. etc. Les hérétiques appelés aux séances y comparurent : on les interrogea; ils se défendirent avec mauvaise foi, et le concile provincial les condamna. La condamnation de ces hérétiques qu'on appèle *Albigeois* dans la suite, à cause qu'ils furent jugés dans le diocèse d'Albi, n'empêcha pas leurs progrès tant dans la province que dans les pays étrangers. Quelques années après, les comtes de

Toulouse, avec les rois de France et d'Angleterre, se réunirent pour extirper l'erreur. Leurs efforts furent vains, ainsi que ceux des missionnaires envoyés par le pape Alexandre III. Enfin le cardinal Henri, évêque d'Albano, vint armé du glaive pour combattre les hérétiques; il en réduisit quelques-uns par la crainte des supplices; et dès qu'il se fut retiré, ils reparurent plus audacieux que jamais. L'hérésie fit des progrès étonnants vers la fin du douzième siècle, dans la plupart des autres provinces du royaume : et du Languedoc qui avait été son berceau, elle se répandit dans le reste de l'Europe.

De si grands maux enflammèrent le pape Innocent III, qui envoya, en

1198, deux religieux en qualité de commissaires dans la Provence, le Dauphiné, le Lyonnais et le Languedoc. Tous les évêques, tous les seigneurs, généralement toutes les autorités, avaient ordre de leurs prêter main-forte, et de les assister dans leurs opérations : c'est proprement à cette commission qu'on doit rapporter l'origine de l'inquisition, qui fut établie dans le pays contre les Albigeois, et qui passa par la suite dans les provinces voisines et dans les pays étrangers. De nouveaux légats envoyés déposent les évêques de Béziers, de Viviers, de Toulouse et l'archevêque de Narbonne, tous accusés de trop de faiblesse, ou même d'être du nombre des fauteurs de l'hérésie. Le Trou-

badour Foulques est élu au siége de Toulouse. J'interromps un instant ma narration pour faire connaître ce personnage important dans l'histoire du Languedoc.

Foulques était fils d'un marchand de Gênes, nommé Alphonse, établi à Marseille. Celui-ci laissa en mourant une fortune immense au jeune Foulques, qui, dédaignant la vie paisible d'un commerçant, préféra arborer le costume de Troubadour qui lui ouvrirait les palais des princes. Richard d'Angleterre, le roi d'Arragon Alphonse II, le comte de Toulouse Raymond V, le comblèrent de faveurs ; mais il s'attacha de préférence à Barral, vicomte de Marseille. Azalaïs de Roquemartine, femme du vicomte, célèbre par ses

charmes, par son esprit et par son urbanité, voyait attachés à son char les Troubadours les plus fameux ; Foulques en augmenta le nombre. Il voulut plaire : il réussit mal dans les moyens qu'il employa. La vicomtesse irritée contre lui le chassa de sa cour. Il parcourut plusieurs climats ; il s'arrêta plus long-temps à Montpellier, où régnait Guillaume VIII, qui avait épousé une fille de Manuel, empereur de Constantinople. Enfin il finit par se faire religieux de l'ordre de Citeaux. Sa femme (car il s'était marié) et ses deux fils suivirent son exemple... Mais la paix du cloître ne calma pas la fougue de son caractère ; il sortit de l'obscurité monastique, et de Troubadour galant et libertin qu'il

avait d'abord été, il devint fanatique et avide de sang qu'il aimait à répandre.

Dès qu'il fut sur le trône épiscopal, il se signala par une foule d'entreprises toutes à la fois téméraires et coupables; il excita contre son souverain Raymond VI, comte de Toulouse, la colère du saint-siège, dans un temps où elle était redoutable. Raymond, qui aimait son peuple, se refusait aux sanglantes mesures que l'on exigeait de lui contre ses sujets. Sur son refus, Pierre de Castelnau, moine légat, l'excomunia. Une lettre menaçante du pape lui donne de nouvelles inquiétudes; il s'intimide, promet tout et reçoit l'absolution. Mais ce calme ne fut pas long; le peu de zèle qu'il

mettait à détruire les hérétiques, attira sur lui de nouvelles foudres; malgré ses promesses de soumissions, on l'excommunie encore. Alors il reprend son caractère, et menace avec justice un moine insolent qui osait lui prescrire des lois. Le légat à son tour s'épouvante ; il veut se retirer ; mais sur le point de passer le Rhône, il est assailli par deux inconnus qui le tuèrent. Raymond fut soupçonné d'être le premier auteur de ce meurtre : nous n'oserions le disculper, toutes les probabilités le condamne. Innocent, en apprenant la nouvelle de l'assassinat de Pierre de Castelnau, fait publier une croisade, moins dirigée contre les hérétiques que contre le comte de Toulouse, dont il veut se venger. Pendant ce

temps Foulques invective et dénonce au ciel un prince qu'il traite de sacrilége. Son zèle emporté lui mérite l'honneur d'être député vers le pape par les nouveaux légats. Il court à Rome aigrir les esprits.

Cependant l'orage s'avançait ; les croisés menaçaient les états du comte Raymond. Il demande une nouvelle absolution, et pour l'obtenir il livre sept places fortes au légat Milon. Un concile s'assemble à Saint-Gilles ; Raymond y comparaît, on le juge, et il rentre dans l'église après avoir subi la plus humiliante des cérémonies (43). Non content, le légat exige qu'il se joigne aux croisés, et qu'il viène avec eux combattre ses infortunés sujets. Il assiste au siége de Béziers,

en 1209. Siége affreux, et marqué en lettre de sang dans le livre de l'Histoire ! Suivant les plus modérés, vingt mille hommes furent passés au fil de l'épée ; quelques-uns ont dit quatre-vingts, et même cent mille. Avant de commencer le carnage, les croisés demandèrent à l'abbé de Citeaux ce qu'on devait faire, en cas qu'on vînt à prendre la ville d'assaut, pour distinguer les catholiques d'avec ceux qui ne l'étaient pas. *Tuez-les tous ; Dieu connaît ceux qui sont à lui!!!!* répondit ce monstre, dans la crainte que quelque hérétique ne se fît passer pour orthodoxe, dans la vue d'éviter la mort ! . . . . De Béziers on se rendit devant Carcassonne, que défendait le jeune Roger-Tren-

cavel, neveu du comte Raymond. On essaya, en sa faveur, les voies d'accommodement. Pierre, roi d'Arragon, ne put réussir ; la ville fut contrainte à se rendre ; on en chassa tous les habitants, et l'on pendit et brûla tous ceux qui furent soupçonnés d'hérésie. Le vicomte fut arrêté et mourut quelques jours après, non sans quelques soupçons de poison.

Ce fut alors que Simon de Montfort, comte de Leicester, fut choisi pour être le chef de l'entreprise. Couvrant ses prétentions ambitieuses du voile de la religion, il poussa à bout le comte de Toulouse par toutes sortes de mauvais procédés. Raymond, pour la troisième fois, est excommunié ; il va à Rome se

défendre lui-même. Pendant son absence la plus grande partie de ses états est envahie par Montfort. Raymond comparut devant le pape, et parvint à se le rendre favorable ; il revint en toute diligence pour se défendre des entreprises de Montfort. Tous deux se déclarent la guerre : quatrième excommunication lancée contre Raymond, par un légat qui désobéit au pape. Foulques, toujours fanatique, ameutait le peuple contre Raymond, et poussa l'insolence au point de faire dire à ce prince, qu'il eût à quitter Toulouse pendant le temps où il ferait ses ordinations ; car les légats avaient jeté l'interdit sur tous les lieux où se trouvait le prince excommunié. Raymond, que la de-

mande de Foulques insulte, lui envoie l'ordre de quitter ses états. *Ce n'est pas le comte qui m'a fait évêque*, répondit Foulques. *Je suis élu par les lois ecclésiastiques, non intrus par violence et par son autorité. Je ne sortirai point à cause de lui; qu'il viène s'il l'ose! je suis prêt à mourir, afin d'arriver à la gloire par le calice de la passion. Qu'il viène, le tyran, accompagné de ses satellites, il me trouvera seul et sans armes; j'attends la récompense, et je ne crains rien de ce que les hommes peuvent me faire....* Il continua ainsi de braver Raymond, et ce ne fut que trois semaines après qu'il quitta Toulouse de plein gré. Il fut se réfugier au camp de Montfort; il excitait de

là les Toulousains à la révolte. N'ayant pu y réussir, il ordonna à tout son clergé de quitter la ville ; ce qu'ils firent aussitôt, marchant les pieds nus, et emportant le saint-sacrement avec eux.

De toutes parts les Troubadours cherchaient à ranimer le courage des peuples. Ils chantaient les vertus du comte Raymond, et ils dévoilaient la conduite désordonnée du clergé. Gaucelin de Faidit, le fameux Pierre Vidal et autres, tenaient tous le même langage. Pierre Cardinal s'exprime ainsi : « Comte de Toulouse, duc de Nar-» bonne, marquis de Provence, » votre courage vous fait honneur » au monde ; vous triompherez de » cet injuste et avide étranger

» (Montfort), qui prétend vous
» dépouiller de l'héritage de vos
» ancêtres. L'archevêque de Nar-
» bonne et le roi de France, qui
» le soutiènent, ne peuvent faire
» un homme d'honneur d'un mé-
» chant homme ; ils peuvent bien
» lui donner de l'or, de l'argent,
» des habits, mais de la bonté, il
» n'y a que Dieu qui en donne. »

Guill. Figueira a produit un long *sirvente* contre le pape, qu'il apostrophe en s'adressant à la ville de Rome : en voici quelques passages.

« Dieu te confonde, Rome, qui
» règnes avec tant de méchanceté...
» Rome, tu fais peu de mal aux
» Sarrasins, mais tu fais un grand
» carnage des Grecs et des Latins....
» Que Dieu ne te pardonne point

» ta croisade contre les Albigeois ;
« sans sujet, tu as mis à mort un
» peuple innombrable. . . . comme
» la bête enragée, tu as dévoré les
» grands et les petits. Que le brave
» comte Raymond vive encore deux
» ans, et il fera repentir la France
» de s'être livrée à tes impostures !
» Ta tyrannie éclate par l'injustice
» que tu fais au comte Raymond...
» Rome, si ton pouvoir n'est dé-
» truit, le monde est renversé !.....
» La fausseté, l'opprobre, l'infamie
» règnent dans ton sein. »

Ainsi parlaient des hommes que l'injustice révoltait; mais leurs vœux étaient sans force. Le comte de Toulouse succomba pour un temps, et la bataille de Muret (44) porta le dernier coup à son autorité. Il

fut long-temps en fuite avec son fils ; enfin, leurs sujets les rappelèrent. Montfort fut repoussé, et voulant reprendre Toulouse, qu'il avait saccagé tant de fois, il fut tué d'un coup de pierre. Ainsi périt un ambitieux, fourbe adroit, qui se soumit au clergé parce qu'il en avait besoin, et qui l'eût rabaissé s'il ne lui avait pas été utile (45). Amauri, son fils, continua la guerre, mais avec des succès bien différents. Il fut chassé successivement de toutes ses conquêtes, et le roi de France, Louis VIII lui donna, pour le consoler de ses pertes, la dignité de connétable.

Après ces luttes sanglantes, les Troubadours et les arts respirèrent un peu. On recommença les con-

certs ; et la galanterie, que la guerre et les bûchers avaient alarmée, revint habiter les cours plus tranquilles. Plus d'une belle reçut les hommages d'un poète-guerrier ; les mêmes voix qui chantaient les combats soupiraient de tendres romances. Figueira, après avoir attaqué Rome, composa la pastourelle suivante, où respire la grâce et la naïveté.

» L'autre jour, chevauchant sur » mon palefroi par un temps clair » et serein, je vis devant moi une » bergère, jeune et fraîche, qui » chantait joliment, et qui disait » d'un ton plaintif ! *Hélas ! celle* » *qui a perdu la joie, mène une* » *vie bien malheureuse.* »

» Je tournai bride aussitôt de son

» côté ; elle se leva; grâces lui soient
» rendues, la belle, la franche, la
» bonne qu'elle est ! ! ! Elle s'avança
» vers moi, et moi sur-le-champ de
» descendre, pour saluer celle qui
» me faisait un si bon accueil.

» Gentille bergère, lui-dis-je,
» vous plairait-il de m'apprendre
» au vrai, quelle est la chanson que
» vous chantiez tout à l'heure ? Je
» vous jure que je n'entendis jamais
» bergère chanter aussi bien.

» Seigneur, il y a peu de temps
» que j'avais à mon plaisir celui qui
» m'afflige ; mais il m'oublie main-
» tenant, et se passionne pour une
» autre ; c'est de quoi je me plains,
» et je chante pour calmer la dou-
» leur qui me tue.

» Bergère, je vous dirai fran-
» chement que la même trahison
» m'a été faite par une méchante,
» que j'aimais fort ; elle a mainte-
» nant l'injustice de m'oublier pour
» un autre que je voudrais avoir
» tué. »

» Il ne tient qu'à vous, seigneur,
» de vous venger du vilain forfait
» de cette dame, et m'y voilà prête;
» si vous êtes d'accord avec moi,
» je vous aimerai toute ma vie;
» changeons en joie et en plaisirs
» les chagrins que nous avons eus.

» Franche et aimable bergère, si
» vous y consentez, c'est tout ce
» que je desire ; vous me tirez de
» tous mes naufrages, et me con-
» duisez joyeusement à bon port.

» Seigneur, en vérité, votre

» amour m'a si bien guérie, que je » ne me souviens plus d'aucun de » mes maux. Vous avez le plus joli- » ment qu'il se peut dissipé tout » mon chagrin. »

Guiraud de Calençon parle ainsi de l'amour à un jeune Troubadour qui veut s'instruire. « Sache comme » l'amour marche, et comme il » vole ; comme il va la nuit, et sans » habit ; comme il repousse la jus- » tice avec ses dards, qu'il a fait » aiguiser ; et ses deux flèches, » dont l'une est d'un or fin qui » éblouit, et l'autre d'acier, qui » blesse si rudement, qu'on ne peut » guérir de ses coups ! Apprends » les ordonnances d'amour, ses » priviléges et ses remèdes ; et tu » sauras expliquer ses divers dé-

» grés ; comme il va rapidement, » de quoi il vit, ce qu'il fait quand » il part, les tromperies qu'il exerce » alors, et comme il détruit ses ser- » viteurs. »

Tous les Troubadours ne s'exprimaient point également ; les uns, comme nous l'avons vu, aimaient la satire, les autres à donner des conseils ; le plus grand nombre à chanter l'amour. Quelques-uns ont aussi chanté les combats ; Guillaume de Saint-Gregori s'exprime ainsi : » Le joyeux printemps, qui fait » éclore feuilles et fleurs, me plaît » beaucoup, ainsi que les jeunes » oiseaux qui font retentir les bois » de leurs ramages. Mais ce qui sait » mieux me plaire, c'est de voir » par les prairies, tentes et pavillons

» plantés, et cavaliers armés en ba-
» taille dans les campagnes.

» Je ne me sens pas de joie, lors-
» qu'à l'approche des carreaux, je
» vois les peuples s'enfuir et empor-
» ter tous leurs biens, et une foule
» de gendarmes courir après. Je
» me plais à voir châteaux assiégés,
» barrières rompues et enfoncées ;
» soldats autour d'une enceinte de
» murs, et fossés garnis de palis-
» sades.

» J'aime à voir le chef armé sur
» son cheval, et le premier à l'assaut,
» enhardir ses gens à entreprendre
» de nobles prouesses. Quand les
» escadrons sont mêlés, chacun
» doit le suivre de bonne grâce ; nul
» n'est considéré, qu'autant qu'il a

» reçu, ou donné un grand nom-
» bre de coups.

» Le choc commence... je vois
» percer et briser, massues, épées,
» casques et boucliers de différen-
» tes couleurs ; je vois charger en-
» semble maints braves vassaux ; les
» morts et les blessés laissent aller
» leurs fougueux coursiers; et quand
» on est mêlé, que tout homme
» noble ne songe qu'à hâcher têtes
» ou bras, car il vaut mieux être
» mort que vaincu.

» Je n'ai pas tant de plaisir à man-
» ger, boire et dormir, que lors-
» que j'entends combattants crier,
» chevaux hennir, des voix disant:
» *à l'aide! à l'aide!* lorsque je
» vois les piétons tombants dans les
» fossés, les cavaliers abattus dans

» les prairies , et les morts qui ont
» les flancs percés de lances avec
» leurs banderolles. »

Cet enthousiasme guerrier peint parfaitement la barbarie des mœurs. Il est affreux de chanter la guerre , pour vanter ainsi ses horreurs. Nos Troubadours seraient moins intéressants , si toute leur vie se fût employée aux chants des combats. Mais, quoique tous fussent braves , ils aimaient mieux peindre l'amour , ses caprices , ses faveurs , et surtout ils parlaient d'une constance dont presque tous étaient des modèles. Ils aimaient toute leur vie le même objet , souvent sans espoir de retour. Rien ne leur coûtait pour prouver leur tendresse ; elle était sans borne. Ils se punissaient de

leurs erreurs, si quelque adroite coquette, pour un instant, les ravissaient à leurs amantes. Balaun, en pareil cas, implorait son pardon ; long-temps la dame de Soviac le lui refusant, les dames, les nobles chevaliers se réunissent, et sollicitent pour lui. La belle irritée cède, mais elle exige que Balaun s'arrache l'ongle du petit doigt, et qu'il compose une chanson sur cet événement. Balaun s'empresse d'obéir ; trop heureux d'être pardonné ; il souffre sans se plaindre cette douloureuse opération.

Guillaume de la Tour a vu mourir une jeune milanaise, dont il était vivement amoureux ; son désespoir, sans borne, dégénère en folie, l'amour lui ôte la raison ; il croit que

son amante feint d'être morte pour se débarrasser de lui. Pendant dix jours il ne s'éloigne point de la tombe qui la renferme ; tous les soirs il l'en retire, la regarde, l'embrasse, la supplie de lui apprendre si elle est morte ou vivante. Il veut ou qu'elle reviène avec lui, ou que son âme lui apparaisse pour lui apprendre le rang qu'elle occupe dans l'autre monde. Les habitants de la ville de Côme, où se trouvait le Troubadour, informés de ses folies, le chassèrent. Il erra dans les contrées voisines, cherchant des devins pour apprendre d'eux si sa maîtresse pouvait être rendue à la vie. Un d'entre eux, pour se moquer de lui, voulut lui faire accroire qu'elle ressuscitera infailli-

blement s'il récitait chaque jour, pendant une année entière, tout le *Psautier*, avec cent cinquante *Pater* et *Ave*, et s'il faisait l'aumône à sept pauvres ; encore fallait-il avoir fait tout cela sans avoir mangé, ni bu, ni parlé. Guillaume suivit exactement ce perfide conseil, mais voyant au bout de l'année qu'il avait été la dupe d'un fourbe, il en mourut de douleur.

Voici un autre effet de l'amour qui mérite d'être rapporté, par sa singularité. Geoffroi Rudel, prince de Blayes, dans le Bordelais, et Troubadour illustre, devint amoureux d'une comtesse de Tripoli, sur le seul récit qui lui fut fait de ses vertus et de ses charmes. Transporté du desir de la voir, il prit

la croix et s'embarqua. Ses chants adoucissaient la longueur du voyage. « J'aime, disait-il, un objet que » je n'ai point vu, à qui je n'ai pu » expliquer mes sentimens, ni lui » demander l'explication des siens... » Chaque nuit je m'endors plein de » son image, et des rêves enchan- » teurs l'offrent à moi. Le réveil, » hélas ! dissipe cette illusion : je » n'ouvre les yeux que pour appren- » dre qu'il m'est impossible de la » voir ; je me souviens alors qu'elle » habite une terre étrangère, qu'un » long espace nous sépare ; cet es- » pace je le franchirai.... Mon » voyage pourrait-il n'être pas heu- » reux ? Amour sera mon guide... » Celle que j'adore me verra donc » avec un bourdon de pélerin et un

» habit de toile. Ah ! si pour l'amour » de Dieu, elle daignait m'accorder » l'hospice dans son palais..... » Non, il suffira à mon bonheur » d'être esclave chez les Sarrasins ; » je serai plus près des lieux qui » la possèdent. » Le Troubadour tomba malade à bord du vaisseau qui le conduisait ; on le crut mort, et en arrivant à Tripoli on l'abandonna sans secours. La comtesse fut néanmoins instruite de cet événement ; la pitié fit descendre l'amour dans son cœur; elle se pressa d'aller voir la victime de la tendresse. Geoffroi respirait encore ; il la voit, et meurt dans ses bras, *en louant Dieu et le remerciant de lui avoir accordé le seul bien qu'il desirait.*

Après la guerre des Albigeois, les Troubadours commencèrent à décliner ; soit que ces disputes sanglantes eussent un peu refroidi l'admiration des souverains, soit plutôt que le grand nombre de Troubadours sans talents, qui se pressèrent de parcourir une carrière aussi agréable, en fût la cause. Les jongleurs voulurent même s'en mêler ; ils osèrent chanter leurs ouvrages, ou plutôt piller ceux des Ménestrels, qui les leur avaient confiés. Ces jongleurs se prétendaient supérieurs aux Trouvères, parce qu'ils embellissaient leurs écrits par le charme de la voix. Alors, l'art tomba par défaut de génie, et par la cause de l'orgueil des jongleurs.....
Maintenant encore, nos jongleurs

osent élever les mêmes prétentions.

Les ouvrages des Troubadours portaient chacun l'empreinte d'un talent différent. Quelques-uns aimables et gracieux cherchaient les expressions les plus naturelles ; d'autres, affectant une certaine obscurité, que dans tous les temps le vulgaire a prise pour le génie, entre ces deux partis se partageaient alors l'empire des lettres. Un Troubadour, nommé Ignauré, dispute dans un tenson avec Giraud de Borneil, et lui reproche de trop blâmer la poésie obscure. Tous les poètes seraient égaux selon lui, si les vers que tout le monde entend étaient les meilleurs. Borneil lui répond : « Je consens que

» chacun compose à sa fantaisie ;
» mais je soutiens que la poésie fa-
» cile et simple est celle qu'on es-
» time, qu'on aime davantage. —
» Je ne me soucie pas, réplique
» Ignauré, de faire des vers qui
» soient aimés et estimés indistinc-
» tement de tout le monde ; je
» veux que les sots ne fassent pas
» de cas de mes compositions.
» Mais n'est-ce pas le desir de
» vous faire une réputation très-
» étendue qui vous anime à chan-
» ter ? A vous entendre il faudrait
» craindre d'étendre au loin sa
» réputation ; et travaillons-nous
» pour autre chose ? » C'était en des rimes redoublées, en de courtes mesures, en des combinaisons bizarres, que les auteurs du genre

d'Ignauré faisaient consister le mérite. Nous n'en citerons point d'exemples, puisqu'ils ne peuvent offrir aucun intérêt (46).

On nommait leur poésie tour à tour, *Sirventes*, *Tensons* ou *Jeux-Partis*, *Pastourelles*, *Novelles* ou *Contes*. Ainsi que nous l'avons fait remarquer, l'Amour joue presque toujours le premier rôle dans ces ouvrages, mais il ne s'y exprime jamais d'une manière délicate ou recherchée; il y paraît ou énergique, ou naïf, simple, ou brûlant; quelquefois timide et respectueux, en adoration devant l'objet de sa tendresse : d'autres fois malin et enjoué. Après les poésies galantes, les plus nombreuses sont celles que l'on nomme historiques; tels sont

la plupart de leurs *sirventes*, sorte de discours en vers, ou la louange ou le blâme, les conseils ou les invectives, se placent au gré du poète. Presque tous les Troubadours ont montré, dans ce genre d'écrire, une liberté qui fait l'éloge des princes qui ont souffert impunément qu'on leur parlât ainsi. Mais alors les princes protégeaient sans assujettir, et l'on pouvait penser et dire, sans crainte de déplaire au Monarque ou à son favori, tout est soumis à la censure sévère des *sirventes*; l'église, les grands et les belles, ils ne passent rien; ils tempêtent contre les vices qu'ils épouvantent. Ailleurs, soit qu'un jongleur, qu'un chevalier, qu'une jeune dame, leur demandent des avis, ils leur répon-

dent avec sagesse, et la vertu parle par leur bouche.

Leurs *Novelles* offrent souvent de jolis détails. Ce sont des contes assez piquants, et dont la naïveté fait le premier charme. « Or, » écoutez, dit Cigala, je vais » vous conter une belle aventure, » arrivée à deux Castillans, seigneurs d'un riche château. Ils » étaient distingués par leur courage et leur esprit. Beaux et » jeunes, étaient de leurs personnes, et n'étaient pas moins » riches en amour, en galanterie » et en tous autres faits plaisants. » Ils aimaient deux dames nobles, » jolies, bien apprises, pour lesquelles ils firent maintes belles » choses, comme on fait pour l'a-

» mour des belles dames, c'est-à-
» dire, qu'ils tenaient de belles
» cours, faisaient de beaux tour-
» nois, de bons présents, bonne
» réception, à ceux qui venaient
» les voir, et se faisaient estimer
» de tout le monde ; en sorte que
» leur réputation s'étendait au loin ;
» ils furent mieux aimés de leurs
» dames qu'aucun chevalier de
» leur temps. Ces dames habi-
» taient un château éloigné d'en-
» viron trois lieues anglaises ; elles
» leur envoyèrent un jour leur
» messager, pour les inviter à
» passer la nuit avec elles ; et
» chacun d'eux, sans rien savoir
» l'un de l'autre, promit de s'y
» rendre.

» Les deux chevaliers étaient frè-

» res. Craignant de perdre leur châ-
» teau, car ils se trouvaient en guerre
» avec de grands barons du pays; ils
» avaient pris leurs arrangements,
» et s'étaient juré de ne jamais sortir
» tous les deux à la fois, et que l'un
» d'eux resterait toujours pour gar-
» der le château, et pour recevoir
» et servir les braves chevaliers qui
» passaient par là. Chacun envoya
» demander à l'autre la permission
» de s'en aller; chacun répondit que
» pour rien au monde il ne resterait,
» quelques prières qu'ils pussent se
» faire mutuellement. Aucun n'en
» voulut démordre; si bien que tous
» deux se mirent en chemin : il faut
» savoir que le temps était fort mau-
» vais; il pleuvait, neigeait, ventait,
» et la nuit était fort obscure. Tout

» ce qu'ils purent faire fut de re-
» commander qu'on veillât bien à
» la garde du château.

» Ils n'avaient pas fait encore
» beaucoup de chemin quand ils en-
» tendirent des chevaliers venir à
» eux ; ce qui les obligea de s'écar-
» ter et de se ranger le long du buis-
» son. *Dieu nous donne ce soir bon*
» *gîte*, disait l'un de ces chevaliers !
» à quoi l'autre répondit; *Dieu pre-*
» *serve de mal les deux frères! nous*
» *les trouverons bien à notre besoin,*
» *nous en serons bien reçus, bien*
» *honorés, bien servis, car il n'y*
» *a jamais eu plus honnêtes et plus*
» *courtois chevaliers ; autrement*
» *nous aurions encore plus de trois*
» *lieues à faire pour trouver un*
» *autre gîte.* »

» Les deux frères furent bien aises » et bien fâchés tout à la fois d'en- » tendre cette conversation ; bien » aises de ce qu'on disait à leur » louange, bien fâchés de ce qu'au- » cun d'eux ne se trouverait au » château ; ils s'exhortèrent beau- » coup l'un et l'autre à y retourner » en diligence ; et long-temps dis- » putèrent avec chaleur à qui n'y » irait pas ; enfin l'un d'eux se dé- » terminant à y retourner, dit que » c'était pour l'amour de sa Dame » qu'il se sacrifiait ainsi. » Bel exemple d'hospitalité et d'un amour qui préférait plaire à sa Dame en faisant le bien, qu'en se rendant auprès d'elle.

Les *Pastourelles* se distinguent encore par la même simplicité ;

ce sont des bergers ou des bergères qui s'entretiènent de leur tendresse avec innocence et sans prétention. C'est dans les *tensons* que les Troubadours tâchaient de se signaler. La tenson est un dialogue en couplets alternatifs ; ils s'attaquaient, se défendaient ; ainsi ils soutenaient chacun une opinion qu'ils avaient avancée sur la galanterie. Pierre Vidal et Gérard de Lamote s'expriment ainsi dans une tenson que j'extrais d'un de mes manuscrits.

» Ami Gérard, quand on veut
» aimer, il faut renoncer à toute
» espèce de gloire ; celui-là n'aime
» pas bien s'il s'occupe d'autres
» objets que de sa belle.

» Eh ! pourquoi, Pierre, voulez-

» vous que nous cessions de chan-
» ter ou de combattre quand nous
» aimons ? Tout au contraire , il
» faut cultiver avec soin ces deux
» arts pour plaire davantage aux
» belles.

» Non , tu ne dois plus songer
» à former des chants en t'accom-
» pagnant de ta guitare ; tu ne
» dois plus faire resplendir ton
» glaive ; car , si tu le fais , ton
» attention est distraite et souvent
» ton amante est délaissée.

» Bien loin de là , mes tensons ,
» mes sirventes célèbrent la beau-
» té , et ma lance contraint les
» chevaliers présomptueux et en-
» flés des charmes de leur mie , à
» reconnaître la supériorité de la
» mienne.

» Et si d'autres Trouvères te
» surpassent, si de plus forts che-
» valiers te renversent, que devient
» alors la renommée que tu vou-
» lais acquérir pour ta dame ?

» L'Amour, Pierre Vidal, sou-
» tient et nos vers et notre cou-
» rage ; et bien plus, les femmes
» aiment mieux un brave qui a
» succombé qu'un Troubadour sans
» renom.

» Suis mes conseils ; aime et ne
» t'inquiète point d'autre chose ;
» tu auras assez d'occupation à
» chercher à plaire à ta belle, à
» écarter les jaloux, à triompher
» de ses caprices, à l'appaiser quand
» elle est courroucée, à la pleurer
» si elle devient infidelle.

» Ami, je prétends, je prétends

» la charmer par mes écrits et par
» ma bravoure ; et si elle me de-
» vient infidelle, les Muses et la
» gloire me consoleront de sa per-
» fidie.

» Ami Gérard de Lamote, je te
» le disais bien que celui qui n'ai-
» mait point, qui pouvait s'occu-
» per d'autre chose que sa mie,
» l'amant vrai, doit pleurer l'in-
» constance de son amante toute
» sa vie sans chercher à l'oublier. »

Si l'on en croit Nostradamus, qui a écrit l'histoire des Troubadours, le moine des îles d'Or et une foule d'autres écrivains, les poètes de ce temps auraient connu l'art dramatique. Millot en doute, mais nous croyons qu'il se trompe, car l'histoire de France est remplie

de plusieurs descriptions de fêtes qui ne peuvent laisser aucune incertitude à ce sujet. Sainte-Palaye, dans les recherches de la chevalerie, raconte et décrit des repas pendant lesquels on exécutait des comédies et ballets à l'entrée de chaque roi dans une ville du royaume ; au nombre des cérémonies que l'on rapporte, on y voit toujours les jeux à plusieurs acteurs qui forment entre eux un dialogue roulant soit sur la morale, soit sur la religion, soit sur un point de morale.

Les Troubadours devaient posséder plusieurs connaissances qui aujourd'hui nous paraîtraient puériles et basses ; ils devaient savoir jouer de plusieurs instrumens, et

chercher à se rendre agréables à ceux qui les accueillaient, par un grand nombre de talents divers. On trouve dans l'histoire de Millot, qui m'a servi principalement, un morceau curieux sur les qualités nécessaires aux Troubadours ; le voici : Calenson Troubadour s'adresse à un jongleur qui lui demande des instructions sur son art.

« Sache bien *trouver* et bien ri-
» mer, bien parler, bien proposer
» un jeu-parti. Sache jouer du
» tambour et des cymbales, et faire
» retentir la symphonie. Sache je-
» ter et retenir de petites pommes
» avec des couteaux, imiter le
» chant des oiseaux, faire des tours
» avec des corbeilles, faire atta-
» quer des châteaux, faire sauter

» autour de quatre cerceaux; jouer
» de la *cythare* et de la *mandore*;
» manier la *manicarde* et la *gui-*
» *tare* qu'on entend volontiers;
» garnir la roue avec dix-sept
» cordes (peut-être une espèce de
» vièle); jouer de la *harpe*, et
» bien accorder la *gigue*, pour
» égayer l'air du psaltérion. Jon-
» gleur, tu feras préparer neuf
» instruments de dix cordes; si tu
» apprends à en bien jouer, ils
» fourniront à tous tes besoins.
» Fais aussi retentir les *lyres* et
» résonner les *grelots* (le tambour
» de basque). »

Pierre Vidal a donné aussi à un Troubadour des conseils plus étendus, et roulant sur des objets plus importants : je vais encore me ser-

vir de la traduction de Millot ; il se plaint d'abord que de son temps les Troubadours ne soient plus accueillis avec la même considération.

« Dans le temps ancien, dit-il » au Trouvère, j'ai vu tant de » bons exemples que j'en suis devenu meilleur sur tous les points. » Si vous y aviez été, vous auriez » vu ce siècle fortuné, dont votre » père vous parlait, où brillaient » les hommes généreux et amoureux. Vous auriez vu les Troubadours conter comme ils étaient » régalés et entretenus dans les » cours. Vous auriez vu leurs brillants équipages, la réception que » leur faisaient les seigneurs. Vous » auriez vu la même chose en

» Lombardie chez le preux marquis
» de Montferrat ; en Provence ,
» chez le seigneur de Blacas et chez
» Guillaume le bon seigneur de
» Baux, ainsi que chez le comte
» Dauphin, Gaston de Foix, Pons
» d'Auvergne, Arnaud de Castel-
» nau, le comte de Castelbon,
» etc. etc. etc.

» Dieu voulut qu'alors il y eût
» en Allemagne un empereur Fré-
» déric ; en Angleterre, un Henri
» et ses trois fils ; à Toulouse, un
» comte Raymond ; en Catalogne,
» un comte de Barcelone et son fils
» Alphonse. Tous ces seigneurs
» savaient bien discerner les hom-
» mes ; ils allaient et venaient par
» le monde, faisant du bien, et
» donnant de la considération aux

» Troubadours et aux chevaliers
» qui étaient dans le besoin : les
» savants les visitaient ; ils trou-
» vaient dans les récompenses et
» dans les vertus de ces cours de
» quoi exciter leurs talents. Les sei-
» gneurs dont je parle étaient adon-
» nés à l'amour ; faisaient des
» guerres et des tournois par tout
» le monde ; tenaient des assem-
» blées de dames courtoises, sages
» et spirituelles.

» Aujourd'hui la faiblesse et la
» mollesse des rois, des comtes, se
» sont communiquées à leurs vas-
» saux. Le sens et le savoir ont
» disparu chez les uns comme chez
» les autres ; et les chevaliers,
» autrefois loyaux et vaillants, sont
» devenus perfides et trompeurs.

» Je ne vois qu'un remède au dé-
» sordre, c'est la jonglerie : cet
» état demande de la gaieté, de
» la franchise, de la douceur et
» de la prudence. La science est
» le plus grand des trésors pour
» qui en sait faire usage. Ne la
» prodiguez point avec les igno-
» rants ; ils ne savent que disputer
» ou plaisanter à leur manière, et
» si vous leur tenez tête, vous n'en
» aurez que des grossièretés.

» N'imitez point ces insipides
» Troubadours qui affadissent tout
» le monde par leurs chants amou-
» reux et plaintifs ; il faut varier
» ses chansons suivant le temps,
» le lieu et les personnes ; chanter
» à mesure que le siècle change ;
» se proportionner à la tristesse

» ou à la gaieté des auditeurs ; éviter
» seulement de se rendre mépri-
» sable par des écrits bas et ignobles.
» Soyez toujours proprement vê-
» tu, mais que votre parure n'ait
» rien de recherché ; que vos habits
» soient bien faits, et tenez-les
» de façon qu'ils paraissent tou-
» jours neufs ; ayez un maintien
» honnête ; ne parlez pas trop ; qu'il
» y ait un air d'enjouement dans
» tout ce que vous faites et dans
» tout ce que vous dites : avec
» cela vous pourrez réussir, car
» le monde n'est point assez cor-
» rompu pour qu'il n'y ait encore
» deux ou trois seigneurs capables
» de protéger et de faire valoir
» celui qui les cultivera sagement.
» Je ne parle point de la cou-

» duite qu'il faut tenir avec les gens » sensés et les gens d'esprit. Outre » que leur société vous sera très- » honorable, ils estimeront et fe- » ront estimer votre science. Pré- » férez parmi les jeunes seigneurs » ceux qui ont des sentiments ; ils » s'efforcent toujours d'acquérir de » l'honneur ; ils sont naturellement » magnifiques ; ils aiment les chan- » sons d'amour, les *sirventes*, les » nouveautés de toute espèce, mais » ils n'aiment pas les gens graves et » sérieux ». Le Troubadour conti- nue en donnant d'autres conseils pour se rendre favorables les sei- gneurs de tout caractère : il con- seille de rechercher les bons et de fuir ceux dont la société dissolue peut perdre un Troubadour de ré-

putation ; il continue ensuite : « Ne » condamnez point les autres chan- » teurs ; tels critiques de ses pa- » reils ont un air de basse jalou- » sie. Si l'on vous demande de ra- » conter ce que vous aurez vu et » entendu par le monde, ne vous » répandez pas trop en discours, » mais allez par degré, sondez le » terrain, jusqu'à ce que vous » voyiez qu'on prène goût à ce » que vous dites. Parlez des braves » seigneurs que vous aurez ren- » contrés, des dames que vous es- » timez le plus. Si vous êtes écouté » avec plaisir, tâchez d'inspirer » l'amour de la vertu : si la com- » pagnie est de personnes d'un » haut rang de cœur et d'esprit » élevés, que votre visage et votre

» voix se déploient pour débiter
» vos vers ; expliquez-vous hon-
» nêtement, nettement, posément;
» prenez une posture droite et as-
» surée, et abstenez-vous de toute
» expression basse.

» Certains Troubadours trouvent
» à redire à tout, se prenant per-
» pétuellement eux-mêmes pleins
» de vanités ; fussent-ils en la pré-
» sence du roi, ils affectent un
» air libre et familier pour se don-
» ner l'air d'hommes importants :
» ne les imitez pas; de telles gens
» ont d'autant moins de considé-
» ration qu'ils sont plus connus :
» pour vous, quels que soient votre
» esprit, votre savoir, vos talents,
» n'allez pas les vanter ; soyez
» modestes, et vous trouverez des

» personnes qui vous feront va-
» loir.

» Évitez tout excès ; fuyez toute
» mauvaise compagnie, mais ne
» vous livrez pas tellement à la
» bonne que vous excitiez les autres
» par un mépris affecté, car ils sont
» capables de vous nuire même
» dans l'esprit des honnêtes gens.
» Tandis que vous êtes jeune et
» frais, recommandez dans vos
» contes le respect dû à la vieil-
» lesse ; prêchez toujours que bien-
» heureux est celui qui fréquente
» les vieillards dont la vie a été
» consommée dans la pratique de
» la vertu (48). »

Ce sirvente est un des meilleurs ouvrages qne nous ayent laissé les Troubadours : il suffirait pour pla-

cer Pierre Vidal son auteur au premier rang des poètes de son siècle. Tous les ouvrages étaient connus sous le nom générique de *vers ;* Giraud de Borneil fut le premier qui introduisit le mot de *chansons ;* on doit à Calenson celui de *descord,* sorte de poème sur les événements du temps.

Pour être reçu dans le rang de Troubadour, il était plusieurs cérémonies prescrites par l'usage ; la religion s'y trouvait mêlée, car à cette époque on faisait marcher de front la piété et la galanterie ; assemblage sacrilége que pouvait seule excuser l'ignorance de ces temps. Le costume des Troubadours était simple ; une tunique blanche ou verte, une ceinture aux couleurs

de la dame préférée, un glaive et une harpe, lyre ou guitare pendue au cou, formaient toute leur parure: cependant quelques-uns affectaient une magnificence qui, selon eux, devait les faire considérer ; ils marchaient escortés d'une foule d'écuyers, de valets, d'équipages, mais toute cette pompe ne faisait qu'attirer sur eux la raillerie publique, lorsque les talents ne paraissaient point à la tête de leur suite.

Le premier des Troubadours en date, est un prince. Guillaume IX, comte de Poitou, né en 1071, mort en 1122, se rendit célèbre par son courage, ses aventures et ses talents ; impérieux comme le sont la plupart des souverains, il

dépara par des vices ses brillantes qualités; mais les Muses auxquelles il éleva des autels, se chargèrent de rétablir sa réputation : il chanta la beauté, il chanta aussi les croisades; bizarre assemblage qui alors n'était point rare.

Bernard de Ventadour, simple fils d'un domestique, et Alphonse II, roi d'Arragon, sont encore les preuves, par la différence de leur origine, que le génie n'en met point entre les hommes. Giraud le roux, pauvre toulousain, s'éleva aussi par la force de son imagination, et se plaça dans le premier rang des Trouvères (nous ne citerons que les plus fameux); Bertrand de Born, dont nous avons rapporté quelques aventures; Guil-

laume Ranols s'illustra et se rendit redoutable aux divers seigneurs par ses *sirventes* satiriques ; Vasqueiras, parlant en homme libre dans des cours où le despotisme régnait, le dauphin d'Auvergne, prince et Troubadour ; l'évêque de Clermont, son frère, unissant la guitare du jongleur à la crosse épiscopale; Albert, Marquis de Malespina, d'une des plus illustres maisons de la Lombardie ; Gaucelen Faidit, l'amour des belles ; Perdigon, Troubadour célèbre, mais qui se rendit odieux par son fanatisme extravagant ; Guiraud de Borneil, qui, selon les auteurs contemporains, surpassa ses devanciers et demeura supérieur à ceux qui lui succédèrent ; Pierre d'Auvergne, qui se

rendit agréable par sa figure, son esprit, ses manières et sa sagesse, et qui ne fut effacé que par Borneil. Boniface de Castellane, également recommandable par sa naissance comme par son instruction. Sordel, inspiré par les Grâces dans une époque où presque toujours elles furent muettes. Savary de Mauléon, brave Chevalier, et galant Troubadour. Bertrand de Labarthe, Archevêque d'Auch. Amery de Péguillan, Toulousain. Pierre Vidal, l'un des premiers de son art. Guy, vicomte de Cavillon. Guillaume de Baux, qui se qualifiait de *Prince par la grâce de Dieu*. Arnaud de Marson, Pierre III, Roi d'Aragon. Pierre Cardinal, qui avait fait un sirvente qu'il vou-

lait présenter à l'Être Suprême au jour du jugement dernier. Voilà les Troubadours qui méritent le plus d'être connus. Ceux qui voudront lire leurs vies avec quelque étendue, les trouveront dans l'histoire des Troubadours de Millot, qui nous a fourni presque toutes nos citations.

Des femmes aussi touchaient la lyre des Muses. La comtesse de Die; Clara d'Anduze; Azalais de Porqueragne ; la comtesse de Provence ; dona Castelloza; Lombarda, dame toulousaine, se distinguèrent dans le nombre. C'est une nouvelle preuve que ce sexe aimable n'est point étranger à aucun genre d'instruction, et que, comme les hommes , elles peuvent prétendre aux palmes de la gloire.

Ainsi parurent les Troubadours, dont le génie donna l'essor aux talents qui sans eux n'existeraient point. La mélodieuse Italie se forma à leur école : elle leur doit son Dante, son Pétrarque, qui les premiers la replacèrent sur le trône des arts : elle ne fut point ingrate; elle aime encore à répéter les noms des nobles amants des neuf Immortelles. La première elle a recueilli leur histoire, et c'est d'elle que les écrivains français ont tiré leurs renseignements sur le Parnasse provençal. A l'histoire des Troubadours se rattache naturellement celle de l'académie des jeux floraux, reste de leur institution qui leur a survécu, et s'est transmise jusqu'à nos jours.

Nous allons immédiatement après raconter la vie de la célèbre Clémence Isaure, qui se place parmi les femmes les plus illustres. Heureux si, en parlant de cette beauté embellie destalents dont elle fit ses délices, nous parvenons à plaire au sexe enchanteur dont elle fait l'ornement !

HISTOIRE
DES JEUX FLORAUX.

Toulouse voyait fleurir dans son sein les plus illustres des Troubadours. Cette cité, nommée Palladienne en mémoire de son amour pour les sciences, présentait avec orgueil Pierre-Raymond Le Preux, Pierre Vidal, Aymeric de Pegulha, Guillem de Montanol, Guiraud d'Espagne, Guillem Amélier, Pons Santol, Gérard de Mota, et Nat de Mons, tous poètes célèbres, et faits pour donner à leur art une considération qu'il méritait. La langue romance,

grâce à leurs efforts, se maintint dans son excellence, et conserva heureusement les avantages qui la faisaient passer pour la reine de toutes les langues de l'Europe. Les Troubadours eux-mêmes virent toujours agrandir leur génie, tant qu'ils trouvèrent faveur et appui auprès des princes d'alors, tels que les ducs de Guienne, les comtes de Toulouse, de Provence, de Carcassonne, de Rhodes, le vicomte de Béziers, etc. etc.; mais, lorsque le temps, par la loi inévitable qui condamne tout à des changements qu'on ne saurait prévoir ni empêcher, eût fait tomber les maisons souveraines, Mécènes des poètes modernes, les Muses provençales devinrent muettes, comme nous

l'avons dit, et tous les beaux-esprits se rebutèrent entièrement, et perdirent avec l'espérance des récompenses le courage de faire des vers.

Toulouse cependant, plus que toute autre ville, avait un intérêt tout particulier à conserver les lettres auxquelles elle devait son éclat. Elle craignit un découragement funeste, qui pouvait amener une décadence totale; elle prétendit retenir les Muses fugitives, et leur donner un asile où elles pussent se livrer sans trouble à leurs paisibles occupations. Sept de ses citoyens, animés du même esprit, voulurent rendre aux Troubadours leurs chansons, rallumer dans les jeunes esprits de leur ville et de toute la province, le feu de cet ancien

enthousiasme, dont les agréables et délicates saillies avaient fait admirer à toute l'Europe la poésie provençale. Comme ils savaient que la langue et la poésie provençales avaient trouvé les encouragements dans les cours d'amour, dans les récompenses, ils établirent dans Toulouse une assemblée, où, à l'exemple des anciens, on venait disputer les prix accordés au génie.

Les sept fondateurs de l'académie des Jeux floraux (car c'est à eux que doit remonter la création de cette fameuse académie) *, pris dans les différentes classes de la société, méconnaissant entre eux

* Ce n'est cependant qu'à l'époque de Clémence qu'elle a pris ce nom.

des distinctions qui ne conviènent qu'aux petites âmes, décidèrent de s'assembler régulièrement tous les ans. Voici leurs noms : Bernard de Penassac, donzel, c'est-à-dire, gentilhomme qui n'est pas encore fait chevalier; Guillem de Lobra, bourgeois; Bérenguier de Saint-Blancat, Peyre de Meiana-Serra, tous deux changeurs; Guillem de Gontaut, Pierre Camo, marchands; M^e. Bernard, secrétaire du viguier de Toulouse. Ils résolurent de rendre aux Muses languedociennes la lyre dont autrefois elles avaient charmé les oreilles des grands. Cette belle résolution étant prise, ils s'assemblèrent le mardi après la fête de la Toussaints en l'an 1323, dans un jardin du faubourg appelé des Au-

gustines. Dans cette assemblée ils arrêtèrent d'envoyer en leur province de la *Langue-d'oc*, c'est-à-dire, provençale, diverses copies d'une lettre qu'ils adressaient à tous ceux dans l'esprit desquels ils savaient qu'il restait encore quelque inclination à faire des vers, les conviant par cette lettre faite en rimes, et scellée de leur sceau, de se rendre le premier jour du mois de mai dans la ville de Toulouse, pour y réciter leurs plus belles poésies, et promettant à celui qui aurait le plus de succès une violette d'or, comme un prix de la victoire. Voici un abrégé de cette lettre curieuse, dans le langage romance.

Als honorables et als pros
Senhors, amix e companhos...

La sobre gaia companhia
Dels sept Trobadors de Tholosa...
Perquey may volen sur auzir
Nostre saber e luenh e pres.
Perque nos sept seguen lo corps
Dels Trobadors que son passats,
Havem a nostra voluntat,
Un loc meravilhos e bel...
E par mays e miels enantir,
Le saber qu'es tax rics e cars,
Fam vos saber que tots afars
E tots negocis delayssats,
El dig loc, serem si Diu platz,
Le prumier jorn del mes de May;
E serem ne miltos plus gay,
Siushy vesem en aquel jorn;
Qua nos no cal d'autre sojorn,
Mas quan dishaussar lo saber,
E per tal que miels salezer
Cascus en far obra plazen
Dizem que per dreyt jutjamen
A cel que la lara plus nata
Donarem una *violeta*
De fin aur en senhal d'onor,
No regardan prets ni valor, etc.

Aux honorables et aux preux amis,

Amis, seigneurs et compagnons; . .
L'excellemment gaie compagnie des sept
Troubadours de Toulouse; . . . .
C'est pourquoi nous voulons faire entendre
Notre savoir et loin et près . . . .
C'est pourquoi nous sept, suivant le cours
Des Troubadours qui sont passés,
Nous avons à notre volonté
Un lieu merveilleux et beau . . .
Et pour plus et mieux avancer,
Le savoir qui est si précieux et si cher,
Nous vous faisons savoir que toutes affaires
Et toutes occupations délaissées,
Nous nous trouverons audit lieu, s'il plaît à dieu
Au premier jour du mois de mai,
Et nous en serons de moitié plus gais,
Si nous vous y voyons ce jour-là;
Car nous n'avons d'autres plaisirs
Que d'exalter le savoir,
Afin que mieux éclairés,
Chacun en faisant ouvrage agréable,
Nous disons que par droit jugement,
A celui qui fera le plus beau
Nous donnerons une violette
De fin or, pour marque d'honneur,
Ne regardant ni à prix ni valeur.

Puis ils finissent la lettre de cette sorte.

Donadas foron al vergier
Deldit loc al pé d'un laurier,
Al Barri de las Augustinas,
De Tholosa nostras vesinas,
Dimars : car nos pot far enans,
Aprop la festa de tots sans.
En l'an de l'Encarnatio. . . .
M et CCC et XX et tres
E perque no duptesses ges
Que nous tenguessem convenens
En aquestas letras prezens
Havem nostre sagel pauzat
En testimoni de vertat.

Ces lettres furent données au verger
Dudit lieu, au pied d'un laurier ;
Au faubourg des Augustines,
Nos voisines de Toulouse,
Le mardi, car nous ne l'avons pu plutôt,
Après la fête de la Toussaints
L'an de l'incarnation . . . .
Mil trois cents vingt-trois.
Et afin que vous ne doutiez point
Que nous ne tenions notre convention,

Nous à ces présentes lettres
Avons fait mettre notre scean,
En témoignage de vérité.

Ce ne fut cependant qu'en l'an 1325 que cette mémorable assemblée eut lieu. Elle se fit avec un grand concours et un grand éclat ; on y accourut de tous les pays. Les capitouls de Toulouse, par un mouvement de générosité, décidèrent que les frais de la dépense seraient supportés par eux. Cette délibération prise et arrêtée, les sept personnages qui furent appelés depuis *Maintenedors del gay saber*, c'est-à-dire, Mainteneurs de la gaie science, se réunirent le premier jour du mois de mai pour écouter la lecture des ouvrages soumis à leur jugement. Le lendemain, après avoir

entendu la messe, ils se rassemblèrent pour juger du mérite des vers, et le troisième jour du mois ils adjugèrent le beau prix de la violette d'or, et le titre de Docteur en la gaie science, à *Monsieur Arnauld Vidal de Castelnaudari*, auteur d'une hymne à la Vierge.

Lorsque la Renommée, dans son vol rapide, eut répandu au loin la nouvelle de cette belle institution, le concours des poètes fut si grand, que pour couronner dignement leurs efforts, on joignit deux nouvelles fleurs à la première; mais, afin qu'elles ne fussent point égales, on les fit faire d'argent : c'étaient le souci et l'églantine. Outre ces trois prix il y en avait encore un quatrième, que l'on ne donnait qu'aux

très-jeunes poètes à titre d'encouragement ; on avait choisi l'œillet pour être cette fleur. Ce ne fut que quelque temps après qu'on songea à faire des réglements pour l'académie naissante. L'an 1355 on dressa des statuts qui portaient entre autres l'exclusion des hérétiques, celle des femmes qui ne pourraient point prouver qu'elles avaient elles-mêmes composé leurs ouvrages ; car alors, comme de nos jours, les dames trouvaient des poètes galants toujours prêts à leur fournir une réputation empruntée ; que tout prétendant répondrait en rimes aux diverses questions qui lui seraient faites, assis dans une chaire, un livre devant lui, et portant un bonnet vert sur la tête.

L'établissement de ces lois, dont je n'ai rapporté que les plus particulières, et leur exacte observance achevèrent d'établir solidement la gloire des Jeux floraux. Il n'y eut pas de lieu dans l'Europe où ils ne fussent connus et admirés. L'Espagne même, dont la vanité ne lui permet d'estimer que ce qu'on fait chez elle, en fut d'abord ravie, et crut qu'il ne serait pas honteux à ses rois d'imiter la magnificence d'une ville étrangère. Jean, roi d'Aragon, envoya des ambassadeurs au roi de France Charles VI, pour obtenir la permission de faire venir à sa cour des poètes des Jeux floraux, afin d'y établir des jeux semblables aux leurs, avec promesse de leur départir des prix et des récom-

penses dignes de leur mérite et de la magnificence royale.

Pendant que la Renommée étendait ainsi au dehors la réputation des Mainteneurs, la guerre dévastatrice leur enlevait leur temple. Le jardin où ils s'assemblaient, à l'imitation des anciennes académies, fut détruit pendant la guerre des Anglais ; alors les académiciens (qui n'en portaient pas encore le nom) acceptèrent l'asile que les capitouls leur offrirent dans l'enceinte de l'hôtel-de-ville. Mais cet asile fut pour eux une source de calamités ; les capitouls despotes, ainsi que le sont les petits magistrats, voulurent les assujétir à leur pouvoir, et cependant ils cherchèrent à dorer les fers dont ils capti-

vèrent les descendants des Troubadours. On donne plus de splendeur à leurs cérémonies ; on les entoure des pompes du luxe ; des danses, des festins célèbrent le trois de mai, et les Mainteneurs ne sont plus qu'en sous-ordre. Tel fut l'état déplorable dans lequel tomba cette célèbre institution : elle aurait sans doute succombé dans une longue agonie, lorsque Clémence Isaure parut, et par ses bienfaits rendit aux Troubadours une nouvelle existence, qu'ils consacrèrent à chanter ses louanges.

Duboulay fait descendre Clémence d'Isaure Torcin, premier comte de Toulouse. Quoi qu'il en soit de son origine, la gloire de sa fondation suffit seule pour immor-

taliser son nom. Elle naquit vers le milieu du quinzième siècle, et mourut à la fin de ce même siècle ou au commencement du suivant. Son père, riche seigneur toulousain, était l'ami du fameux connétable de Bourbon. La jeune Clémence conçut dès son bas-âge un amour violent pour les arts et pour la poésie; elle aima aussi, suivant l'opinion vulgaire, le beau Lautrec, qui fut tué en trahison sur le point de l'épouser. Inconsolable de sa mort, elle se refusa à tout autre hymen, et donna par testament tous ses biens, soit à la ville de Toulouse, soit à l'académie, dont elle fut la restauratrice. Depuis lors échappés à la tyrannie des capitouls, les Mainteneurs leur donnèrent des ordres,

eux qui les recevaient auparavant. La jalousie du pouvoir engagea plusieurs fois les magistrats de Toulouse à disputer à l'académie ses titres incontestables. Plusieurs auteurs, séduits ou vendus, entrèrent dans leurs vues, et commencèrent à établir des doutes sur la fondation faite par dame Clémence ; bientôt même sur l'existence de cette femme illustre. Un mémoire, fait au nom de l'académie pour répondre aux calomnies avancées par un certain Lagane, réfute victorieusement les impostures accréditées par ce capitoul de mauvaise foi.

« Il faut, dit le mémoire, considérer trois temps dans l'histoire ancienne de l'Académie.

» Le premier est celui qui précéda l'an 1323. Sept Troubadours, comme on l'a déjà vu, composaient alors le collége de *la gaie science* ou de poésie. Un verger hors l'enceinte des murs de la ville, servait d'asile à leurs exercices. Ils décernaient aux auteurs des couronnes qu'ils avaient seuls fondées. » « Ils » déclarent, dans le plus ancien de » leurs registres, que le droit d'ad- » juger les prix leur appartient de » toute antiquité, et leur a été trans- » mis par leurs devanciers. » *Voy. le registre* 1323, *fol.* 66.

« Le second temps est celui qui suit l'année 1323, et qui s'étend jusques vers l'an 1500. L'admission des capitouls *au gai consistoire* lui fit bientôt perdre sa liberté, ses droits,

et jusqu'à son asile. L'esprit de domination, si naturel à ces officiers municipaux, porta le trouble dans ce corps littéraire, qui ne les avait appelés à ses fêtes que pour les rendre plus éclatantes. Les diverses secousses qu'il éprouva, l'interruption de ses exercices dans l'espace occasionné par l'inquiétude et le caprice de ces magistrats annuels, firent payer bien chèrement le petit avantage qu'il trouva dans l'augmentation du nombre des prix dont la ville partageait alors les frais.

» Il reste de ces deux temps plusieurs registres du collége *de la gaie science*, un grand nombre de délibérations, d'ordonnances, de mandements, de comptes, etc...

Dans tous ces écrits qui embrassent par leur suite un espace de plus de trois siècles, il n'est fait aucune mention de *Clémence Isaure ;* ce silence profond et universel prouve qu'alors il n'y avait aucune tradition concernant *cette dame* et sa fondation.

» Au commencement du seizième siècle, qui est le troisième de l'ancienne histoire de l'Académie, le collége de *la gaie science* éprouve une révolution aussi subite qu'étonnante ; il perd tout à coup son nom, ses usages, son idiôme, son ancienne manière d'être. Subjugué jusqu'alors par les capitouls, il prend sur eux un empire dont il n'avait jamais joui ; il leur parle sur le ton impérieux d'un créancier

envers son débiteur ; *il les somme, les sermonne, leur enjoint* ; et les capitouls, *ces magistrats populaires les plus relevés de l'Europe* *, et les plus jaloux de leur autorité, répondent avec docilité, *qu'ils feront leur devoir.*

» De ces huit capitouls, trois sont admis dans les assemblées du collége, *par permission et non autrement*, sous le nom de *Bailes.* Le collége nomme avec une entière liberté son chancelier, son greffier, son bedeau ; les grades de bacheliers, de docteurs *en gaie science*, n'existent plus ; on leur substitue le titre de *maîtres des Jeux floraux.*

» Le seizième siècle commence ;

* Discours de M. Lagane.

on nomme Clémence Isaure pour la première fois ; on la nomme la bienfaitrice de la patrie, comme l'institutrice des Jeux floraux. Ce cri s'étend et se perpétue d'année en année ; c'est celui des auteurs contemporains qui ont dû la voir, qui ont été présents à la première exécution de ses volontés ; c'est l'attestation des auteurs qui l'ont entendu dire à des témoins oculaires, et de ceux qui ont vu le titre de sa fondation.

» Le seizième siècle commence, et on commence aussi à faire mention de Clémence Isaure et de ses bienfaits dans les registres du collége de rhétorique et des Jeux floraux, ainsi que dans les registres de l'hôtel-de-ville, dans les ordonnances des

capitouls, dans les mandements et dans les comptes.

» En vain Me Lagane a renvoyé l'époque de cette explosion du nom de Clémence Isaure jusqu'en l'année 1525, pour faire cadrer cette date avec une autre époque ignominieuse pour le corps de la ville. En vain il prétend, tantôt que les Mainteneurs imaginèrent la fable de Clémence en 1513, pour se soustraire à l'empire des capitouls, et tantôt que les capitouls adoptèrent cette imposture en 1525 pour leur intérêt particulier. Ne réfléchit-il pas qu'à laquelle des deux époques qu'on réfère l'instant où le nom de Clémence est tout-à-coup devenu célèbre, cet instant fait preuve de l'existence de cette

fille généreuse, et que l'argument est contre lui toujours le même.

» Admettons pour un moment contre les preuves qui seront bientôt rapportées, que le nom de Clémence ne fût adopté par les capitouls qu'en l'an 1525 ; si ce n'avait été qu'une chimère inventée par les Mainteneurs quelques années auparavant pour enlever à la ville la gloire de la fondation des prix, quelle eût été l'impression qu'aurait faite sur le public composé de tous les ordres de la ville, le *sermon* ou éloge de *dame Clémence*, qu'Antoine de Vinhalibus prononça trois ans après, en 1528, *le jour des fleurs qui était le jour de la sainte Croix.*

» Le premier mouvement du

public eût été une risée universelle, le second un cri d'indignation contre les auteurs de cette imposture. Il aurait dit aux Mainteneurs : « Avec » quelle pudeur, fourbes insignes, » osez-vous pour la première fois » nous repaître d'une fable ridi- » cule, et ajouter le mépris du pu- » blic, que vous voulez tromper » aussi grossièrement, à l'ingrati- » tude envers le corps municipal, » à qui vous tentez inutilement, » après une possession de deux siè- » cles, de ravir l'honneur d'avoir » donné les prix, pour en dédier » la gloire à un être fantastique? »

. . . . . .

» On peut juger de la sensation qu'une pareille fable aurait produite alors, par celle que ferait

aujourd'hui le discours d'un orateur assez hardi pour dire en face du public de la capitale, que sainte Geneviève de Paris a fondé l'académie française.

» Néanmoins le sermon ou l'éloge de *dame Clémence* fut récité l'année suivante 1529, dans la même cérémonie de la distribution des prix ; il le fut tous les ans depuis 1529 jusqu'en 1694, temps auquel les anciens Jeux floraux ont été érigés en académie de belles-lettres. Cet éloge a été renouvelé annuellement depuis 1694 jusqu'à nos jours.

» Voilà donc une suite d'éloges de Clémence Isaure, une tradition publique et continue de 246 années; s'il était permis de la rejeter sans

fournir des preuves évidentes de sa fausseté, il n'est point de fait historique qu'on ne peut révoquer en doute. Que sera-ce si à cette tradition orale on joint le témoignage unanime de tous les auteurs qui ont parlé des Jeux floraux depuis 1500?

» Le premier auteur connu sur cette matière, est le fameux jurisconsulte Guillaume Benoit. Il écrivait sur la fin du quinzième siècle; il était né en 1455. Il fut conseiller au parlement de Toulouse en 1500, et mourut en 1520.... Benoit connaissait parfaitement la fondation de Clémence, et il en parle ainsi à la seconde partie de son ouvrage : « Suivant les lois romaines, il est » permis de donner des fonds à » une ville, à la charge de célébrer

» annuellement des jeux, comme » a fait cette illustre fille *dame Clé-* » *mence*, très-riche citoyenne de » Toulouse, qui, pour exciter la » jeunesse à parler avec élégance, » a laissé à la ville certains reve- » nus, desquels on fait chaque an- » née trois fleurs d'argent, une » églantine, une violette et un » souci doré. » Il parle ensuite de la distribution des prix qui se faisait publiquement au capitole le trois de mai par le chancelier des Jeux, et de la marche triomphale des poètes couronnés, qui se promenaient à cheval dans la ville le jour de l'Ascension. Les termes qu'emploie Benoit ne permettent pas de douter qu'il n'eût été le témoin de la distribution des prix. Il

atteste la fondation de Clémence comme un fait certain, non comme une simple opinion, et l'exécution de ses volontés comme une chose qui se pratiquait depuis plusieurs années. Le témoignage de cet auteur est d'autant plus précieux, qu'on peut le regarder comme le contemporain d'Isaure.....

» En 1527 Etienne Dolcet, poète aussi fameux par son érudition que par ses malheurs, publia à Toulouse un éloge de Clémence en vers latins. Il a pour titre : *De muliere quâdam quæ ludos litterarios Tolosæ constituit.* Il est imprimé dans le Recueil de ses poésies.

» En 1530, Jean Boissonné, professeur en Droit à Toulouse, célé-

bra la fondation de Clémence en vers latins et français ; il a vécu en même temps que Benoit, et par conséquent peu après l'époque de la fondation. Son épitaphe de Trassebot, maître en *la gaie science*, fait mention de trois fleurs que ce poète a remportées dans *les Jeux de Clémence*.

» En 1535, Jean Voulte, poète, originaire de Champagne, et élevé à Toulouse, se plaignait de ce qu'on lui avait refusé aux Jeux floraux un prix qu'il croyait avoir mérité, et de ce que les *volontés de Clémence* étaient mal exécutées par une maison qu'elle avait comblée de bienfaits.

» Jean Bodin s'exprimait ainsi

en 1550 ; il parle au corps-de-ville :
« Je suis étonné qu'il se trouve
» parmi vous des personnes qui
» désapprouvent le projet que je
» propose de faire construire des
» écoles publiques aux dépens de
» la ville, tandis que sa caisse n'est
» presque entièrement remplie que
» des revenus qu'Isaure a voulu
» être employés à récompenser les
» savants, ainsi que nous l'appre-
» nons de son épitaphe gravée sur
» le marbre. Elle vous a donné de
» plus, des domaines, des jardins
» où vous allez cueillir les roses
» que vous répandez sur son tom-
» beau ; vous devez employer les
» fonds qui vous restent à donner
» un festin public. Ce résidu, dit-
» on, se porte à une somme consi-

» dérable ; après avoir prélevé la
» valeur des prix que vous donnez
» aux poètes, pour quel objet vous
» a-t-elle laissé tant de biens ? Pour-
» quoi vous a-t-elle donné cette
» vaste et magnifique maison, tous
» ces domaines à la ville et à la
» campagne, etc. etc. etc. ? »

Plusieurs autres auteurs, également recommandables par leur véracité, s'accordent tous à proclamer Clémence Isaure comme la fondatrice des Jeux floraux, et la restauratrice de l'ancien collége du *gai savoir ;* entre autres nous citerons Pierre Dufaur, de Thon, le président Berthier, Papire Masson, etc. etc. etc.

Outre ces preuves écrites, il en

est d'autres qui n'en ont pas moins d'authenticité ; nous les prendrons dans les monuments publics consacrés à sa mémoire. « Le premier et » le plus auguste est la statue en » marbre de Clémence Isaure, pla- » cée depuis plus de deux siècles » dans le grand consistoire de l'hô- » tel-de-ville, et qui fait partie » de son mausolée à l'église de la » Daurade.

On ignore en quel temps et pour quel motif ce mausolée fut détruit ou dépouillé de ses ornements ; il est certain que ce fut avant 1549, puisqu'à cette époque la statue avait été transportée au capitole. Ce fait est établi par une ballade de Pierre de Saint-Aman, qui remporta le prix aux Jeux floraux en 1549. Cet

ouvrage que nous rapportons est ainsi intitulé :

Ballade sur l'épitaphe de dame Clémence, trouvée à son sépulcre de la Daurade, qui institua les Jeux floraux à Tolose, de laquelle nous avons la statue de marbre ceans, apportée dudit sépulcre.

Le fil du temps, que les siècles compasse
D'un seul regard venant à tout admettre,
Ce que rigueur de l'ignorance crasse,
Cache à l'esprit, peu à peu fait renaître,
Tant qu'il se vient à chacun à paraistre
Clair et laissant sur le haut firmament;
Si que vertu ne souffre aucunement
Par laps de temps, durer si dure envye
Du sort maling, pourtant qu'aucunement
La vertu seule, après mort donne vie.

Le sort maling, voyant en toute place,
Isaure faire et la vertu paroistre,
Ravit par mort, ô! quelle gradne auldace,
Vouloir Clémence Isauresans loz estre.

Mais la vertu qui ne veut méconnoistre,
L'imitation fit sur son monument
Graver sur loz, sur marbre exquisement,
Si qu'après mort, vertu l'a ensuivie
Dont nonobstant de mort l'encombrement;
La vertu seule, après mort donne vie.

La grand' vertu qui les hauts cieux surpasse,
Par cinquante ans, chaste l'a fait connoistre;
Puis elle étant d'une si noble race,
Fait de son bien le capitole maître,
A celle fin d'en évidence mettre
Doctes esprits, écrivant doctement,
Les premiants de trois prix richements,
Morte elle n'est, seulement l'ont ravie
Les astres clairs, sachant que sans tourment,
La vertu seule, après mort donne vie.

» La statue d'Isaure fut placée par les capitouls au coin du grand consistoire, sur un piédestal élevé en 1597. Le poète Garros célébra cette inauguration par un sonnet intitulé : *Sonnet de Mme Isaure.*

Tolose avait dressé un tombeau que les mains,
Plus doctes que ce temps, et plus industrieuses,
Avaient fait surmonter les œuvres somptueuses,
Des vieux Assyriens, et des riches Romains.

Et jà Isaure avait la cendre et les os saints,
A ce marbre voué, reliques précieuses,
Pour être en un repos éternel, glorieuse,
Par une suite d'ans, prisées par les humains.

Lorsqu'Apol'on marry voir son Isaure aux nombres,
Des hommes qui jà sont devenus noires ombres,
A Tolose parla d'un sourcilleux dédain.

« Plus cruelle que n'est le Sythe, ni le Marc,
» Rue ce jaspe bas, et mets ce marbre au coing;
» Veux-tu mettre au tombeau celle qui vit encore?»

En 1627, le corps de la ville, ne trouvant pas que la statue fût placée dans un lieu assez éminent, la fit mettre dans une niche sur la porte du greffe où on la voit aujourd'hui. Il la fit restaurer par deux sculpteurs, qui s'engagèrent *à raccom-*

moder et blanchir la figure de dame Clémence, à lui ôter le chapelet, à refaire les bras, à mettre dans la main droite les quatre fleurs, à couper le lion qui était sous ses pieds et en faire une plinthe, enfin à repolir la table antique, c'est-à-dire, la table de bronze sur laquelle est gravée l'épitaphe.

» On plaça à l'entour les écussons de la ville et des Jeux floraux, ainsi que ceux des capitouls alors en place. Cette statue n'est point la seule que la ville de Toulouse a érigée à la restauratrice des Jeux floraux. Le procès-verbal de l'entrée de Charles IX en 1563, consigné dans les annales, porte, *que les capitouls firent dresser un théâtre à l'endroit de la pierre, en*

mémoire de dame Clémence, issue des comtes de Toulouse nommés Isaure, laquelle donna à la ville ladite place de la pierre, et a institué les Jeux floraux. On y éleva sa statue, tenant en main les trois fleurs par elle ordonnées, savoir le souci, la violette et l'églantine.

» Pierre Dufaur fait mention de deux statues élevées à Clémence, l'une à la Pierre, l'autre au consistoire. Duboulai dit aussi, « qu'en » mémoire des bienfaits de Clé- » mence, les capitouls lui firent » ériger une statue à l'entrée du » marché dit de la Pierre, situé au » milieu de la ville. » Elle a dû succomber aux injures du temps.

Parmi les tableaux qui décorent

les galeries de l'hôtel-de-ville, et sur la porte de la première salle, il en est un qui représente Clémence entourée des génies de la poésie et de la musique. Une de ses statues se voit aussi sur le fronton du même hôtel-de-ville.

» Mais de tous les monuments que la reconnaissance des Toulousains a consacrés à la gloire d'Isaure, il n'en est point de plus précieux que son épitaphe gravée sur le bronze, et placée aux pieds de la statue. Elle contient le précis de son testament, l'énumération des biens dont elle enrichit sa patrie, et les principales conditions de sa fondation. Le tombeau d'Isaure dépouillé de sa statue, qui en faisait le principal ornement, fut sans

doute négligé. Le marbre qui contenait l'épitaphe fut enlevé et transporté à Paris ; il tomba entre les mains de Papire Masson, qui *l'enchâssa dans un cadre précieux, et qui en fit ses délices jusqu'à sa mort.* Ce savant, ayant fait des recherches sur la personne qui en était l'objet, crut devoir lui rendre un hommage public dans un éloge latin qu'il publia.

Après sa mort, l'abbé Masson, son frère et son héritier, la renvoya aux capitouls comme un trésor qui devait leur revenir. Voici cette épitaphe telle qu'elle est, et suivie de l'explication qu'en donne le savant M. Ponsaa.

EPITAPHIUM CLEM. ISAUR.

CLE. ISAU. L. ISAU. F. EX PRÆCLARA ISAU. FA. QUUM IN PP. COELI. OSS. VITA DE-LEGI. CAST. Q. ANNIS. L. VIXI. FOR. FRU. VINA PISCA. ET. HOLITO. P. S. IN PUB. USUM. STATUIT. C. P. Q. T. L. G. HAC LEGE UT QUOT ANNIS LUDOS FLO. IN ÆDEM PUB. QUAM IPSA SUA IMPENSA EX-TRUXIT CELEBRENT RHO-SAS AD M. EIUS DEFERANT ET DE RELIQUO IBI EPULEN QUOD SI NEGLEXE. SINE U. FISCUS VENDICET CONDI-TIONE SUPRA DICTA H. S. V. F. M. VBIR. L. P. V. F.

EXPLICATION.

Epitaphium Clementiæ Isauræ.

Clementia Isaura Ludovici Isauri filia, ex præclarâ Isaurorum familiâ, cùm in perpetuum celibatum optimam vitam delegisset casteque annis quinquaginta vixisset forum frumentarium, piscarium, et holitorium vinarium patriæ suæ, in publicum usum statuit, capitolinis, populoque Tolosano legavit, ac lege ut quotannis, Ludos florales in ædem publicam, quam ipsa sua impensa extruxit celebrent., Rhosas ad monumentum ejus deferant, et de reliquo ibi epulentur, quod si neglexirent sine controversiâ fiscus vendicet

conditione suprà dictâ. Hic sibi fieri voluit monumentum, ubi requiescit in pace.

Vivens fecit.

Epitaphe de Clémence Isaure.

Clémence Isaure, fille de Louis Isaure, issue de l'illustre famille des Isauris. Elle vécut toujours dans le célibat et mourut vierge à cinquante ans. Elle fit construire, pour l'utilité de ses concitoyens, plusieurs halles et marchés publics, qu'elle légua aux capitouls et aux habitants de Toulouse, en leur imposant seulement la condition de répandre quelques roses sur sa tombe, de célébrer tous les ans des

Jeux floraux dans un édifice public bâti à ses frais ; faute par eux de remplir cette condition, elle autorise le fisc à faire vendre les biens qui étaient l'objet de ses dispositions, et à se conformer lui-même aux dernières volontés de Clémence ; elle avait désiré qu'un tombeau lui fût élevé en ces lieux.

Isaure y repose en paix.

Les volontés de Clémence furent long-temps suivies ; on répandit sur son tombeau les fleurs dont elle demandait l'offrande. Enfin quelques hommes religieux s'élevèrent contre cette riante cérémonie ; on lui trouva trop de rapport avec les usages païens, et elle fut supprimée. L'académie des Jeux floraux avait

aussi quelques autres usages, remontant aux premiers temps de la fondation. Tous les ans, le 24 de janvier, elle allait s'assembler sous un vieux orme planté dans la cour du collége Saint-Martial, et de là elle se rendait en cérémonie au lieu de ses séances, où le modérateur prononçait un discours. Tous les ans pareillement, le jour de la distribution des prix, les capitouls donnaient aux académiciens un repas somptueux, que M. de Laloubère, ambassadeur à Siam, fit supprimer lors de son retour à Toulouse, sa patrie. C'est à ses soins qu'est due l'érection du collége de *la gaie science* en académie (1).

Les Jeux floraux subsistèrent ainsi avec éclat, jusqu'à l'époque où le

fanatisme révolutionnaire vint violer leur asile ; tout fut dispersé ; alors tombaient les institutions consacrées par le cours des siècles, et par le bien qu'elles avaient opéré. Le temple d'Isaure croula avec les débris de la monarchie qui l'avait érigé, et dont la protection lui fut enlevée.

En 1791 les académiciens voulurent se rassembler pour tenir la séance du mois de janvier ; mais ils trouvèrent les portes fermées ; on leur refusa l'entrée du lieu qui si long-temps avait retenti du chant mélodieux des élèves du Parnasse. Ils voulurent se plaindre, mais on leur répondit : *la liberté ou la mort* ; et au nom de cette liberté, on leur défendit de continuer leurs fonc-

tions. L'académie ainsi bannie se réfugia dans la maison du modérateur ou président ; il fut délibéré de recevoir les ouvrages qui seraient présentés au concours, et d'attendre des temps plus heureux pour reprendre des fonctions que l'autorité d'alors leur avait interdites. Ainsi s'écoulèrent les jours de la révolution, où l'on opprima tout sous le prétexte de rendre tout libre.

Enfin des temps plus heureux parurent ; le dieu de la guerre se plut à relever les autels de la religion, des arts et de la paix. Sous son règne, Toulouse espéra voir renaître cette ancienne académie, qui longtemps avait fait son orgueil. Un citoyen, enflammé du desir de s'il-

lustrer, fit les premières démarches que le succès couronna. M. Jammes, célèbre avocat au parlement de Toulouse, directeur de l'école de droit, membre de l'académie des sciences, inscriptions et belles-lettres, maître et modérateur actuel des Jeux floraux, se trouvant le plus ancien des mainteneurs de *la gaie science* qui fussent alors à Toulouse, convoqua chez lui les académiciens le 9 de février 1806. Il leur fit part des soins qu'il s'était donnés pour cette réunion, et de l'appui qu'il avoit trouvé dans la bonne volonité de M. Picot Lapeyrouse, qui, en qualité de maire, était académicien né.

L'académie, ainsi réunie, délibéra de reprendre ses exercices;

et comme il fallait aussi renouveler le modérateur, au lieu de le devoir au sort comme c'est l'usage, on crut pouvoir, à raison des circonstances, déroger aux statuts pour cette fois seulement ; en conséquence tous les suffrages se réunirent pour donner à M. Jammes un témoignage de reconnaissance, en le nommant modérateur, non seulement pour le temps qui restait à courir du trimestre de janvier, mais encore pour le trimestre d'avril; de sorte qu'il se trouva président de l'académie lors de la fête du trois mai.

Dans le premier instant de la réunion de l'académie, M. Jammes en avait informé son excellence le ministre de l'intérieur, et M. Four-

croi, conseiller d'état à vie, directeur général de l'Instruction publique : M. Fourcroi répondit sur le champ en ces termes :

Paris, le 30 Mars 1806.

« J'ai reçu, Monsieur, votre lettre relative au rétablissement de » l'académie des Jeux floraux; l'empressement que vous annoncez » doit honorer ceux qui le partagent. C'est avec plaisir aussi que » je vois renaître une institution » qui a été long-temps et qui doit » être favorable aux lettres. Vous » pouvez compter sur l'assentiment » de son excellence le ministre et » sur le mien.

» J'ai l'honneur de vous saluer,

» FOURCROI. »

Peu de temps après parut un décret impérial, qui rétablissait l'académie telle qu'avait décidé l'ordonnance de 1694 (2) et celle du siècle suivant. Depuis on a déjà distribué deux fois les prix que se disputent les poètes.

Voici les détails des cérémonies qui ont lieu dans la séance de la distribution des prix : nous prendrons le procès-verbal de la présente année.

« L'académie des Jeux floraux a célébré sa fête du trois mai avec la pompe et la solemnité ordinaires. La séance commença à quatre heures et demie, par l'éloge de *Clémence Isaure*, que prononça M. l'abbé *Jammes*, l'un des quarante maintenceurs. L'assemblée était brillante;

les deux galeries au dessus du fer-à-cheval et l'intérieur du parquet étaient presque entièrement occupés par les dames ; la salle était pleine , et une foule immense se pressait dans les avenues.

» Après l'éloge de *Clémence Isaure* , quatre commissaires de l'académie , MM. *Picot* , *Dralet*, *Alexandre de Cambon*, et M. l'abbé *de Rozières* , partirent pour aller chercher les prix déposés sur le maître-autel de l'Eglise de la Daurade. Ils avaient une garde d'honneur mise à la disposition de M. *Itey*, commissaire de police ; ils étaient précédés d'un corps de musique militaire , qui annonçait au loin leur marche , et portait dans tous les cœurs la joie qu'a toujours répan-

due au milieu de Toulouse le retour de cette fête littéraire.

» Arrivés à l'église de la Daurade, les commissaires de l'académie furent reçus à la porte principale par une députation des administrateurs de la fabrique, qui les accompagna au pied du maître-autel, où ils s'agenouillèrent tous, et où M. *Picot*, l'ancien des commissaires, reçut des mains de M. *Marceille*, curé de la Daurade, les fleurs d'or et d'argent qu'il fit passer successivement à ses confrères. M. *Marceille* prononça un petit discours analogue au sujet proposé par l'académie; il y montra que, si les mœurs influent sur la littérature, c'est la religion qui forme et qui maintient les bonnes mœurs. Ses paroles inspirées

par l'amour de la religion et des lettres, firent passer ce double sentiment dans l'âme de tous ceux qui l'entendirent.

» La députation de la fabrique reconduisit les commissaires de l'académie jusqu'à la porte principale, et continua de marcher avec eux pour assister à la distribution des prix.

» Les cinq fleurs étaient respectueusement portées par cinq préposés du bédeau de l'académie en grande tenue.

» En allant à la Daurade, on avait passé par la rue des Balances ; on s'en retourna par la rue de Clémence Isaure, par celles des Changes et de Saint-Rome, c'était le même concours, la même joie, de voir

reparaître ces belles fleurs qui rappèlent tant de souvenirs intéressants.

» Après le départ des commissaires, M. *Poitevin*, secrétaire perpétuel, fit un rapport sur le concours; il annonça les prix qui seraient distribués et ceux qui resteraient en réserve. Les commissaires de retour, exposèrent les cinq fleurs (3) aux regards de l'assemblée; on les posa sur le registre vert à fermoir d'argent (4), à l'extrémité du fer-à-cheval qu'occupait M. *Jammes*, modérateur de l'académie. Alors les auteurs couronnés furent appelés; on leur remit les prix, et le secrétaire perpétuel annonça le sujet du discours pour le concours de l'année prochaine, qui

est l'éloge de P. Paul Riquet, auteur du canal de jonction des deux mers. Ainsi se termina la séance. »

Voilà l'histoire abrégée de cette académie la plus ancienne parmi les modernes ; elle jouit long-temps d'une juste célébrité. Puissent ses membres actuels se rendre dignes de leurs prédécesseurs !

ÉLOGE

DE CLÉMENCE ISAURE,

Prononcé par M. C. S. DE LAMOTTE, *membre de l'Académie des Jeux Floraux.*

CHANTER Isaure, chanter ses vertus, c'est un hommage que des cœurs sensibles, et pénétrés d'une reconnaissance vive, mais éclairée, transmettent à la postérité. Sa gloire est un dépôt que l'amour conserve dans le cœur de chaque citoyen, et que la France partage avec notre patrie. Les faits historiques de sa vie ont triomphé de l'incrédulité ;

les preuves les plus authentiques, puisées dans la nuit des temps et exposées au grand jour, assurent son existence et ses bienfaits.

Ceux qui ont approfondi d'un œil philosophique l'étendue et les progrès de l'esprit humain, ont reconnu que l'homme naît avec le germe des talents ; que chacun est doué d'une disposition qui lui est propre, et dans laquelle il excellera, s'il parvient à la développer et à la connaître. C'est un diamant brut caché au fond de la mine qui périra avec elle, si on ne peut l'extraire, le polir et le brillanter. L'esprit est un champ fertile dont les productions seront abondantes, si on découvre celles qu'il sera le plus susceptible de porter.

Pour parvenir à cette heureuse connaissance, deux routes sont ouvertes à l'homme de génie, l'art et la nature. L'art consiste à se rendre propres les productions de ceux que nous choisissons pour modèles; à se nourrir de ces moissons abondantes qui ont fertilisé les trésors de la littérature : c'est la prudente abeille qui pompe le suc de mille fleurs, et compose son miel de ses heureux larcins. Avant d'instruire à plaire, l'esprit a besoin d'une longue nourriture : par une étude constante, faite avec goût, il égalera le génie de ses maîtres : c'est d'abord un ruisseau qui sort du sein de la terre, et, serpentant le long des prairies, unit ses eaux à la rosée du matin ; c'est ensuite un fleuve

qui, dans sa course rapide, entraîne tout ce qui s'oppose à son passage, et va mêler ses flots à ceux de l'Océan.

L'esprit d'imitation a produit de grands hommes. Quelquefois même ils ont surpassé leurs modèles. Hérodote enflamma l'émulation de Thucydide ; Démosthènes ne dut qu'aux leçons de Callistrate le nom de père de l'éloquence. Ces exemples sont rares, mais ils ne doivent point jeter dans le découragement. Un esprit cultivé franchit les bornes de la médiocrité rampante, et parvient à égaler le génie de ses maîtres. L'art peut dédommager des rigueurs de la nature.

Mais il est un génie supérieur dont les traits variés et perçants

décèlent sa céleste origine ; c'est un astre nouveau qui brille sur l'horizon au lever de l'aurore, dont aucun obstacle humain ne peut gêner le cours ; qui d'un pas majestueux et fier parcourt l'étendue de l'empire de l'imagination ; donne des lois au goût, à l'éloquence, au talent, et d'un vol rapide s'élevant dans les airs, précédé de l'encens des peuples, va recevoir du sein de l'immortalité les hommages des siècles.

Telle parut Clémence, de l'illustre famille des Isaures, dans un temps où les noms des Emilius Arboratus, des Exupères (*), noms si célèbres et si chers, étaient pres-

(*) Savants Toulousains.

que ignorés, quoique Toulouse leur dût le nom fameux de *Palladienne*. La vertu de ces fiers enfants du Nord (*), qui choisirent cette ville pour la capitale de leur empire, ne consistait alors que dans leur courage, et leur gloire que dans les horreurs des combats ; ils ignoraient que cette gloire n'est pas moins le germe des chefs-d'œuvres de l'esprit, que celui des conquêtes ; que, s'ils enchaînaient la victoire par la force des armes, l'éloquence captivait les cœurs par la douceur de son empire. Il fallait qu'un heureux génie vînt adoucir leurs mœurs, rectifier leur raison,

(*) Les Visigoths. *Voyez* les Notes sur Toulouse.

et ranimer en eux le feu de Prométhée ; feu sacré et divin , le seul qui peut développer les talents , et redonner à l'âme la force et l'énergie. Isaure parut , et fit entendre sa voix. Sapho lui confia sa lyre ; les Grâces l'embellirent de guirlandes de fleurs, et l'Amour joyeux applaudit à ses chants. Ainsi la radieuse amante de Céphale , parcourant dans son char lumineux l'étendue du sombre hémisphère , dissipe les ténèbres de la nuit, et précède les rayons de l'astre bienfaisant qui ranime la nature ; de même les doux sons de la lyre d'Isaure réveillent ces peuples grossiers de leur assoupissement , et donnent à leurs sens engourdis une nouvelle vie. Ils éprouvent des sentiments jusqu'a-

lors inconnus ; ils se convainquent que la vertu ne doit pas être éclairée par le flambeau des Furies. Déjà une douce ivresse a calmé leurs transports ; Clémence est la divinité tutélaire qui vient briser leurs fers ; avec elle, ils chantent des hymnes à l'Amour, ils chantent le Dieu des combats, et mêlent aux palmes de Bellone les roses que chérit Cypris.

L'homme naît libre ; mais il deviendra la victime de ses passions, s'il ne s'efforce de les surmonter ; leur germe est dans son cœur ; elles y fermentent et s'y développent insensiblement. La voix du plaisir, les charmes d'une douce volupté triomphent aisément d'une faible résistance. On s'accoutume au joug

de l'esclavage ; on chérit ses fers avant d'avoir joui des douceurs de la liberté. Tel est l'effet de ces passions dangereuses qui, sous la fausse apparence du plaisir, enchaînent la liberté, subjuguent la raison, insultent à la nature, et hâtent les progrès de sa destruction. L'aveuglement est le ministre des ressorts qui établissent son empire ; et l'homme est un esclave qui, gémissant dans les fers, adore ses tyrans. Mais il en est d'autres qui, au lieu de nous subjuguer, éclairent notre âme, raniment les étincelles d'un feu créateur, prêt à s'enflammer au premier souffle du génie, et fixent nos regards vers l'immortalité. Clémence, pénétrée de cette émulation brillante, de cette noble pas-

sion qu'inspirent le desir de la gloire et l'amour de la patrie ; peu flattée des lauriers qui n'embellissaient que sa tête ; persuadée qu'on cesse de vivre quand on ne vit que pour soi, s'empressa de partager avec ses concitoyens le fruit de ses travaux littéraires, et de transmettre aux âges futurs les charmes de l'éloquence. Pour assurer leur bonheur, il fallait vaincre leurs habitudes, et leur imposer un autre genre de vie. La nouveauté affecte agréablement; adoptée par l'instabilité humaine, on la cherche, on lui rit, on l'encense ; mais c'est l'idole du matin, que détruit à la chute du jour le dégoût ou le caprice ; c'est un éclair qui brille, et se perd dans l'ombre de la nuit. Un peuple belliqueux,

dominé par la passion des armes, sera sensible aux charmes de l'éloquence ; sa voix touchante suspendra quelque temps le cri de la victoire ; mais ses inclinations naissantes céderont à la force du préjugé ; ce maître des nations, qui enchaîne à son gré les vertus et les vices, qui substitue aux douceurs de la paix le barbare plaisir de la destruction ou de la vengeance, il insultera de nouveau, et bravera ses vains efforts. Que de difficultés semblent naître sous les pas de Clémence ! Mais, persuadée que les impressions qui sont contraires à l'humanité doivent toujours être combattues, elle s'étudia à flatter le goût de ses contemporains ; elle les invita à des combats littéraires ;

des palmes immortelles, offertes des mains des Muses, excitèrent l'ardeur des nouveaux athlètes : ces jours de gloire, embellis du prestige imposant des fêtes, se terminaient alors par de splendides festins. Ainsi ces peuples farouches et barbares, cédant à des mouvements plus doux, reconnurent que tout ce qui portait le trouble dans leurs âmes, les éloignait du bonheur, auquel ils étaient dignes d'aspirer. L'amour des lettres devint l'objet de leurs loisirs et de leurs veilles, sans se départir cependant de cette valeur guerrière, de cette fierté courageuse, qui nourrit l'indépendance, et qui est si nécessaire pour la défendre.

Une société ne peut subsister sans un gouvernement, et un gouverne-

ment ne peut être durable sans le secours des lois. Tout établissement languit, dégénère et s'éteint, s'il n'est soumis à leur pouvoir, si l'on ne respecte leur origine. L'arbitraire enfante la licence; la licence corrompt les mœurs, et conduit à une entière destruction. Clémence Isaure et les illustres Troubadours, dont elle encouragea les travaux, s'occupèrent à former un établissement solide. De cette association littéraire naquirent nos lois poétiques; ce n'étaient pas des lois dures et cruelles qui insultent à l'humanité, et qui révoltent la nature, mais des lois douces et honnêtes, connues sous le nom de *la gaie Science*. Elles sont encore conservées dans les registres de cette ville,

comme un monument authentique digne de l'hommage des temps ; elles n'ont été sujètes qu'aux vicissitudes du goût de chaque siècle ; mais on a respecté leurs premiers principes, fruit précieux de la sage législation des successeurs d'Isaure, qui a triomphé des dangers du despotisme et des désordres de l'anarchie.

Le zèle de notre fondatrice excita bientôt celui des personnes de son sexe ; si l'amour emprunta leurs charmes pour augmenter ses triomphes, il était juste que le dieu du goût reçut l'hommage de leurs vertus. Elles furent admises dans ce sanctuaire des Muses, et elles n'entrèrent dans la lice de nos jeux que pour remporter des couronnes.

Leurs talents, devenus héréditaires, en perpétuant leur émulation, augmentent tous les jours la gloire de cette académie, et l'admiration légitime que nous leur déférons tous. Qu'il est doux, en effet d'entendre célébrer les attraits d'une volupté pure et décente, par un sexe charmant, choisi par la nature pour embellir un sentiment qu'elle inspire! de lui voir manier une lyre immortelle (*) parlant aux mortels le langage des Dieux! de chanter les hauts faits des héros (**); de retracer les plaisirs de la vie champêtre (***), les merveilles

(*) L'Ode.
(**) Le Poème.
(***) L'Églogue.

de la nature; de ressusciter le génie de Théocrite, de Virgile et d'Ovide (*); avouons-le, à la gloire de ce sexe aimable; la vivacité des objets, la peinture des images, l'expression, le coloris, sont des traits réservés à la délicatesse de son pinceau créateur. En vain l'art voudrait l'égaler; il rampera toujours aux pieds de son modèle.

Par les soins d'Isaure, Toulouse devint le séjour de la belle éloquence. Le génie de la littérature, dégagé de la grossièreté des premiers âges, et de la stérilité d'une imagination gênée et tardive, franchit les bornes imposées à l'ignorance comme à la timidité. Il unit

(*) L'Élégie.

l'élégance du style à l'harmonie des vers ; l'élévation des pensées aux grâces de la narration ; la fécondité à l'énergie ; la délicatesse au sentiment : ainsi il rappela dans la France les beaux jours d'Athènes et de Rome.

Les talents ne peuvent être long-temps resserrés dans des bornes étroites ; l'univers est leur patrie. Les progrès rapides de la poésie et de l'éloquence s'étendirent bientôt dans de nouveaux climats ; on vit dans les premiers siècles littéraires un roi (*) bienfaisant occupé du bonheur de ses sujets, inviter, par une ambassade solennelle, les poètes

(*) Le roi d'Aragon, dont nous avons déjà parlé.

de la province du Languedoc à venir répandre dans son royaume le goût de la gaie science, et faire fleurir les lois d'amour. Ce prince savait que la poésie adoucit les hommes, qu'elle aide la raison à nous guider plus sûrement dans les sentiers de la vertu, et que la vertu des sujets est la force des rois.

La saison des fleurs fut celle des couronnes, dont les libéralités de Clémence augmentèrent le nombre et la valeur. Elles furent décernées par des juges éclairés à ceux qui joignaient l'art de bien écrire à l'art de bien penser; qui semaient leurs écrits d'une saine philosophie qui, loin d'amuser l'esprit et de corrompre le cœur, déride le front de a sagesse en rendant la vertu plus

aimable. Ces fleurs, converties en un métal précieux, sont le symbole de celles qu'on répandait tous les ans sur son tombeau, pour obéir à ses dernières volontés, consignées dans son testament, conservées dans les archives de cette ville : usage ancien, dont la tradition fournit des exemples en France, en Italie, et en d'autres royaumes. Loin de le détruire, on a suivi le vœu de notre fondatrice, en les adaptant aux mœurs du siècle. Des fleurs artificielles sont placées tous les ans, le troisième jour du mois de mai, sur l'autel de l'église où ses cendres reposent. L'hommage que la religion rend au Créateur doit seconder et remplir les vues d'Isaure. Ces fleurs, que les dépo-

sitaires de ses bienfaits reçoivent des mains du ministre de l'Éternel, portées avec une pompe solennelle et majestueuse dans l'asile des arts, sont offertes par la piété aux vertus, aux talents; enfin, la justice, couronnant en ce jour le mérite et l'étude, va confier à la Renommée des noms chers à l'empire des lettres, au dieu du goût, et à la patrie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES

De l'Histoire des Troubadours.

(1) Moïse, fils d'*Aram* et de *Jocabed*, fut choisi par le Seigneur pour la délivrance d'Israël, opprimé par les rois de l'Egypte. Exposé, lors de sa naissance, sur les bords du Nil, il en fut retiré par la compassion de la princesse *Thermutis*, fille de *Pharaon*. Après une jeunesse brillante, qu'il passa au sein des grandeurs, Dieu se manifesta à lui, et lui ordonna d'aller demander au roi égyptien la permission de conduire les Israélites dans le désert offrir un sacrifice au Dieu de leurs ancêtres. *Pharaon* le refuse; mais dix fléaux consécutifs, qui fondirent sur l'Egypte à la voix de *Moïse*, contraignirent *Pharaon* à satisfaire à sa demande; mais bientôt se

repentant, il fit poursuivre *Moïse* et le peuple juif. Sa vengeance fut trompée. Les eaux de la mer Rouge s'entr'ouvrirent pour donner passage aux fugitifs, et retombèrent sur l'armée égyptienne, qui fut totalement engloutie. Ce fut alors que *Moïse* composa et chanta ce célèbre Cantique en actions de grâces, qui lui donna la première place parmi les poétes. Avant lui, nous ne connaissons aucun auteur dont les ouvrages et même le nom soient parvenus jusqu'à nous. *Moïse* continua de gouverner Israël jusqu'à l'époque de sa mort; il est aussi l'auteur incontestable des cinq premiers livres de l'Ancien Testament qu'on nomme *Pentateuque*.

David, fils d'*Isaï*, fut sacré roi des Juifs par le prophète *Samuël*. Sa vie s'écoula dans de perpétuelles vicissitudes de prospérité et de revers. Dans les différentes époques de sa vie, il composa la majeure partie de cet ouvrage inspiré par l'esprit divin, qu'on nomme le Psautier,

ou Recueil des cent cinquante Psaumes. Ces chefs-d'œuvres de poésies sont les plus beaux monuments lyriques qui existent; on voit qu'ils n'ont pu être composés que par un homme que le ciel inspirait. (*Voyez la Traduction qu'en a faite Laharpe.*)

(2) *Orphée*, fils d'*Apollon* et de *Clio*, inspiré par son père, fut le premier poète de la Grèce. Ses chants sublimes, si nous en croyons la fable, attendrirent les monstres des forêts et touchèrent même jusqu'aux rochers. Il employa ses nobles talents à civiliser les hommes; il leur donna les lois sages qu'il avait rapportées de son séjour en Égypte, où il fut initié aux fameux mystères d'*Isis*. *Euridice*, sa femme, étant morte le jour de ses nôces, blessée par un serpent, il descendit aux Enfers pour la ravoir; le Dieu de ces sombres régions, charmé par ses accents, lui remit *Euridice*, mais sous la condition

de ne pas la regarder avant qu'ils n'eussent revu la lumière. *Orphée* impatient ne put se soumettre à la volonté de *Pluton;* il en fut puni par la perte de son épouse, qu'il perdit alors pour toujours. Au comble du désespoir, il se retira dans la Thrace, où il fut tué par les Bacchantes, qui le punirent de ses propos sur un sexe qu'il avait juré de ne plus aimer.

(3) Linus, fils d'*Apollon* et de *Therpsycore*, inventa les vers lyriques et les chansons. Ce fut lui qui enseigna la musique à *Hercule;* mais le disciple ayant un jour été reprimandé trop vivement, cassa la tête à son maître avec sa lyre.

Arion, fameux musicien et poète, étant sur un vaisseau, les matelots voulurent l'égorger pour avoir son trésor. Il obtint, avant de mourir, la permission de jouer de son luth, au son duquel les dauphins s'attroupèrent autour du vaisseau; alors il se jeta dans la mer, et l'un de ces dau-

phins l'ayant pris sur son dos, le porta à bord. Il arriva ainsi chez le roi *Périandre*, qui fit courir après les pirates, dont la plupart furent punis de mort.

Amphyon, fils de *Jupiter* et d'*Antiope*, reine de Thèbes. Il rebâtit les murs de cette ville avec les accords de sa lyre; les pierres, sensibles à cette mélodie, se rangeaient d'elles-mêmes à leur place. Ce fut lui qui, dit-on, inventa la musique avec *Zethus*, son frère.

(4) Homère, le père de la poésie grecque, florissait mille ans avant Jésus Christ et trois cents ans après la prise de Troye. Sept villes se disputent l'honneur d'être sa patrie. *Smyrne*, *Rhodes*, *Colophon*, *Salamine*, *Chio*, *Argos* et *Athènes*. Il paraît, par la sagacité avec laquelle il décrit tout ce qui concerne l'art de la guerre, les mœurs et les coutumes des peuples étrangers, les lois et la religion des diverses contrées de la Grèce; il paraît,

dis-je, qu'il avait beaucoup voyagé. Il composa deux poèmes: le premier, appelé l'*Iliade*, ou *la Colère d'Achille*; le second, l'*Odyssée*, ou *les Voyages d'Ulysse*. Ces deux poèmes sont la première histoire des Grecs et le tableau le plus vrai des mœurs antiques. La Grèce, reconnaissante envers le poète qui l'avait immortalisée, lui éleva des statues et des temples comme aux Dieux. Il en avait un à Smyrne et un autre à Alexandrie.

Outre l'*Iliade* et l'*Odyssée*, on attribue à *Homère* un poème burlesque, intitulé: *La Batrachomiomachie*, plusieurs fois traduit en français. *Homère* devint aveugle sur la fin de ses jours. Il mourut à Io, comme il se préparait à partir pour Athènes.

(5) Hésiode naquit à Cumes, en Éolide. Il fut, dit-on, contemporain d'*Homère*; il écrivit le premier sur l'agriculture. Son poème fut intitulé: *Les Ouvrages et les*

Jours. *Hésiode*, plus poète que philosophe, y marque les jours heureux ou malheureux. Il mêle aussi aux préceptes de l'agriculture des leçons pour la conduite de la vie. Les autres ouvrages d'*Hésiode* sont : *la Théogonie*, ou *la Généalogie des Dieux*, et *le Bouclier d'Hercule*. Ces ouvrages, joints à ceux d'*Homère*, doivent être regardés comme les monuments les plus sûrs de la théologie des anciens.

(6) Pindare, le prince des poètes lyriques, naquit à Thèbes, dans la Béotie, l'an 500 avant Jésus-Christ. Il apprit l'art de faire des vers de *Lasus* d'Hermione, et de *Myrtys*, dame grecque. Il était au plus haut point de sa réputation dans le temps que *Xercès* voulut envahir la Grèce. Il avait composé un grand nombre de poésies, mais il ne nous reste que ses odes. *Alexandre* eut tant de vénération pour la mémoire de ce grand poète, qu'à la destruction de Thèbes, il conserva sa maison

et sa famille. On sent, en lisant les ouvrages de ce poète, cette impétuosité de génie, ces violents transports, cette impulsion divine qui produit la force des pensées, la véhémence des figures, la hardiesse des images et la vivacité des expressions. L'audace des métaphores, l'harmonie des tours nombreux, la majestueuse précipitation du style, tout concourt chez lui à en faire le plus grand poète lyrique qui ait jamais paru.

(7) Alcée, de *Mitylène*, contemporain de *Sapho*, inventeur des vers *Alcaïques*, s'adonna aux armes avant que de cultiver la poésie. Il fut un des meilleurs lyriques de la Grèce. La véhémence avec laquelle il déclama contre les tyrans lui causa la mort. *Pittacus*, l'un d'entre eux, le fit périr.

(8) Corinne, surnommée la muse lyrique, entra en lice avec *Pindare* et le

vainquit jusqu'à cinq fois, quoique fort inférieure à ce poète *Corinne* avait composé quantité de poésies; mais il ne nous en reste aujourd'hui que quelques fragments.

(9) Sapho, de Mitylène, ville de Lesbos, excella dans la poésie lyrique. La beauté de son génie lui mérita le nom de dixième Muse. Ses concitoyens ne crurent pouvoir faire mieux, pour marquer leur admiration, que de faire graver son image sur leur monnaie. On a beaucoup célébré la douceur, la délicatesse, l'harmonie, la tendresse et les grâces infinies de ses vers. D'un assez grand nombre de pièces qu'elle avait composées, il n'en reste que deux. Elle aima avec délire le beau, mais volage *Phaon*. Ne pouvant le fixer auprès d'elle, elle se jeta de désespoir dans la mer, du haut du promontoire de *Leucate*.

(10) Théocrite, de Syracuse, ou de

l'île de Co, florissait sous *Ptolémée Philadelphe*, roi d'Égypte, vers l'an 285 avant Jésus Christ. On dit que ce poète eut l'imprudence de publier des satires contre *Hiéron*, roi de Syracuse, qui le fit punir de mort. Théocrite s'est fait une grande réputation par ses Idylles, qui passent avec raison comme une exposition des plus belles images de la nature.

(11) Bion, de Smyrne, poète grec, mourut empoisonné. Ses Idylles offrent des images champêtres rendues avec beaucoup de délicatesse, une poésie douce et facile, un style pur et élégant.

(12) Moschus, poète bucolique, élève de *Bion*, vivait du temps de *Ptolémée Philadelphe;* il nous reste de lui quelques poésies pleines de goût et de délicatesse.

(13) Anacréon naquit à Théos, en Ionie, vers l'an 532 avant Jésus-Christ. *Poly-*

crate, tyran de Samos, l'appela à sa cour et trouva en lui un homme aimable et un homme utile. *Anacréon* fut de ses plaisirs et de son conseil. *Hypachus*, fils de *Pisistrate*, le fit venir à Athènes, dans un vaisseau de cinquante rames qu'il lui envoya. *Anacréon* partagea son temps entre l'amour et le vin, et chanta l'un et l'autre. Il passa sa vie dans une mollesse voluptueuse; les plaisirs le suivirent jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. On dit qu'un pepin de raisin s'arrêta à son gosier et lui donna la mort. Nous n'avons pas tous les ouvrages de ce poète aimable; il n'est point de littérateur qui ne sache que les poésies d'*Anacréon* semblent avoir été dictées par l'amour et par les grâces. L'antiquité et même notre siècle n'ont point fourni d'auteur qui ait pu égaler ce style délicat et facile, cette molle élégance, cette négligence heureuse qui fait son caractère.

(14) Eschyle, né à Athènes, d'une des

plus illustres maisons de l'Attique, signala son courage aux journées de *Marathon*, de *Salamine* et de *Platée;* mais il est moins célèbre par ses combats que par ses poésies dramatiques. Il perfectionna la tragédie grecque, que *Thespis* avait inventée; il donna aux acteurs un masque, des habits plus décents, une chaussure plus haute, appelée cothurne, et les fit paraître sur des planches, rassemblées pour en former un théâtre. *Thespis* barbouillait les siens de lie et les promenait sur un tombereau. *Eschile* régna sur le théâtre jusqu'à ce que *Sophocle* lui disputa le prix et l'emporta. Ce vieillard ne put soutenir l'affront d'avoir été vaincu par un jeune homme; il se retira à la cour d'*Hiéron*, roi de Syracuse, le plus ardent protecteur que les lettres eussent alors. On raconte qu'il perdit la vie par un accident très-singulier. Un jour qu'il dormait, dit-on, à la campagne, un aigle laissa tomber une tortue sur sa tête chauve, qu'il prit

pour une pointe de rocher. Le poète mourut du coup, vers l'an 477 avant Jésus-Christ. De quatre-vingt-dix-sept pièces qu'Eschyle avait composées, il ne nous en reste plus que sept. *Prométhée*, *les Sept Chefs devant Thèbes*, *Agamemnon*, *les Euménides*, *les Suppliantes*, *les Cœphores* et *les Perses*. *Eschile* a de l'élévation et et de l'énergie; mais elles dégénèrent souvent en enflure et en rudesse. Ses tableaux offrent de grands traits. La représentation de ses *Euménides* était si terrible, que l'effroi qu'elle causa fit mourir des enfants et blesser des femmes enceintes.

(15) Sophocle, surnommé l'Abeille et la Syrène Attique, naquit à Athènes l'an 495 avant Jésus-Christ. Il se distingua de bonne heure par son talent pour la poésie et pour le gouvernement. Élevé à la dignité d'Archonte, il commanda en cette qualité l'armée de la république, et signala son courage en diverses occasions.

Il porta au plus haut point la gloire du théâtre d'Athènes, et partagea avec *Euripide* les suffrages des Athéniens. Ces deux poètes étaient contemporains et rivaux; ils mettaient à profit leur jalousie mutuelle pour s'arracher des lauriers. Après avoir traité différents sujets, ils choisirent les mêmes, et combattirent comme en champ clos. La jalousie de ces deux poètes eut son terme, elle devint une noble émulation. Ils se réconcilièrent, et ils étaient bien dignes d'être amis l'un de l'autre. Leurs tragédies étaient admirables, quoique d'un goût bien différent. *Sophocle* était grand, élevé, sublime : *Euripide*, au contraire, était tendre et touchant. Le premier étonnait l'esprit; le second gagnait le cœur. L'ingratitude des enfants de *Sophocle* est fameuse. Ennuyés de le voir vivre, impatients d'hériter de lui, croyant son extrême vieillesse un attentat à leurs droits, ils l'accusent d'être tombé en enfance. Ils le déférent aux ma-

gistrats, comme incapable de régir ses biens. Quelle défense opposa-t-il à ses enfants? une seule! Il montra aux juges son *OEdipe à Colonne*, tragédie qu'il venait d'achever. Il fut absous à l'instant. On dit qu'ayant remporté le prix aux Jeux Olympiques malgré son grand âge, il mourut de joie. Il avait composé cent vingt tragédies; il nous en est resté sept, qui sont des chefs-d'œuvres. *Ajax*, *Électre*, *OEdipe-roi*, *Antigone*, *OEdipe à Colonne*, *les Trachines* et *Philoctète*.

(16) Euripide, né à Salamine, 486 ans avant Jésus-Christ, fut disciple de *Prodicus* pour l'éloquence, de *Socrate* pour la morale, et d'*Anaxagore* pour la physique. Il s'enfermait dans une caverne pour composer ses tragédies, et n'en sortait qu'avec des chefs-d'œuvre. Elles firent l'admiration de la Grèce et des pays étrangers. L'armée des Athéniens, commandée par *Nicias*, ayant été vaincue en Sicile

la plupart des soldats rachetèrent leur vie et leur liberté, en récitant des vers du poète grec. *Euripide*, dégoûté du séjour d'Athènes, se retira chez le prince *Archelaüs*, qui, si l'on en croit *Solin*, en fit son premier ministre. On dit qu'*Euripide* mourut dévoré par des chiens. Il nous reste dix-neuf tragédies des soixante-quinze qu'il composa. Les principales sont: *Oreste, les Phéniciennes, Médée, Andromaque, Iphigénie en Aulide, Iphigénie en Tauride, les Troades, Électre, Hercule, Hippolyte. Euripide* excelle à peindre l'amour, et surtout l'amour furieux et passionné, tel qu'il doit être dans la tragédie. Quoique *Euripide* fût moins élevé que *Sophocle*, il savait être grand quand le sujet l'exigeait. Les pensées les plus communes recevaient, en passant dans son imagination, ce tour heureux qui les rend sublimes. Ce qui intéresse surtout, c'est que ses pièces respirent la plus belle morale.

(17) Ménandre, né à Athènes, 342 ans avant Jésus-Christ, est regardé comme *l'auteur de la nouvelle comédie* parmi les Grecs. Cet auteur comique est préféré à *Aristophane*. De cent huit comédies que ce poète avait composées, il ne nous reste que très-peu de fragments. Il mourut âgé de cinquante-deux ans, honoré du titre de *prince de la nouvelle comédie*.

(18) Aristophane, poète comique, fit retentir le théâtre d'Athènes des applaudissements qu'on donna à ses pièces. On lui décerna, par un décret public, une couronne d'une branche de *l'olivier sacré, en reconnaissance des traits qu'il avait lancés contre ceux qui étaient à la tête de la république*. Ses saillies amusèrent le peuple et réprimèrent les grands. Il a composé plus de cinquante comédies; il ne nous en reste plus que onze. On y goûte cette élégance, cette finesse, ce style pur et délicat, cette plaisanterie

légère, qui faisait le sel attique. On l'admire à présent, moins qu'autrefois, parce que l'éloignement des temps et le peu de connaissance des mœurs anciennes empêchent de sentir sur quoi portent les bons mots. Ce qui le distingue des comiques grecs, est le talent de la raillerie. Il saisissait les ridicules avec facilité et les rendaient avec vérité et feu. Il est vrai que ses comédies n'étaient très-souvent que des satires atroces, qui n'épargnaient pas plus les dieux que les grands, et auxquelles on reprochera éternellement d'avoir fait condamner *Socrate* à boire la cigüe. *Plutarque* mettait *Aristophane* au dessous de *Ménandre*. Voici le titre de ses comédies que le temps a conservées : *Plutus*, *les Oiseaux*, *les Nues*, *les Guenouilles*, *les Chevaliers*, *les Arcananiens*, *les Guêpes*, *la Paix*, *les Harangueuses*, *les Fêtes de Cérès* et *Lisistrata*.

(19) Plaute (Marcus-Actius Plautus), né

à Sarsine, ville d'Ombrie, s'acquit à Rome une très-grande réputation dans le genre comique. On dit qu'ayant perdu son bien dans le négoce, il fut obligé, pour vivre, de se louer à un boulanger, qui lui faisait tourner la roue d'un moulin, et que dans cet exercice il employait plusieurs heures à la composition de ses comédies. Mais ce conte doit être mis au rang de ceux dont on a semé la vie des grands hommes. Il nous reste vingt comédies de ce poète. *Plaute* fut généralement estimé dans son temps par rapport à l'exactitude, à la pureté, à l'énergie, à l'abondance et à l'élégance de son élocution. *Varron* disait que, si les Muses voulaient parler latin, elles emprunteraient son style. On lui fait cependant quelques reproches, qui tombent plus sur les fautes de son temps que sur son talent personnel.

(20) Térence, né à Carthage, fut enlevé par les Numides dans les courses

qu'ils faisaient sur les terres des Carthaginois. Il fut vendu à *Terentius Lucanius*, sénateur romain, qui le fit élever avec beaucoup de soin, et qui l'affranchit fort jeune. Ce sénateur lui donna le nom de *Térence*, suivant la coutume, qui voulait que l'affranchi portât le nom du maître dont il tenait la liberté. Son esprit le lia étroitement avec *Lelius* et *Scipion l'Africain*; on les soupçonne même d'avoir travaillé à ses comédies; en effet, ils pouvaient donner lieu à ces soupçons avantageux, par leur rare mérite et leur esprit fin et délicat. Nous avons six comédies de *Térence*. On admire dans ce poète l'art avec lequel il a su peindre les mœurs et rendre la nature; rien n'est plus simple et plus naïf que son style, rien en même temps de plus élégant et de plus ingénieux. Il est l'auteur latin qui a le plus approché de l'atticisme, c'est-à-dire, de ce qu'il y a de plus délicat et de plus fin chez les Grecs, soit dans le tour des

pensées, soit dans le choix de l'expression; mais on lui reproche de n'avoir été le plus souvent que leur traducteur. Térence sortit de Rome n'ayant pas encore trente-cinq ans; dès lors on ne le revit plus.

(21) Lucrèce, poète et philosophe, naquit à Rome d'une ancienne famille, un siècle environ avant Jésus-Christ. Il fit ses études à Athènes avec beaucoup de succès. C'est dans cette ville qu'il puisa les principes de la philosophie d'*Épicure*. Il fut le premier qui fit paraître dans Rome la physique ornée des charmes de la poésie. Le poète philosophe adopta les infinis d'*Anaximandre* et les atomes de *Démocrite;* il tâcha de concilier les principes de ces deux philosophes avec ceux d'*Épicure*, dans son poème *de Rerum naturâ*, en six chants. Son ouvrage est moins un poème épique qu'une suite de raisonnements, quelquefois bons, d'autres fois dangereux. Jamais homme ne nia plus

hardiment la Providence et ne parla avec plus de témérité de l'Être-Suprême. Mais, si nous mettons de côté le philosophe pour considérer le poète, on ne peut nier son génie. On ne peut trop admirer sa hardiesse à peindre des objets pour lesquels le pinceau des Muses ne semblait point fait; son prologue est admirable, ainsi que beaucoup de morceaux de son ouvrage. Il mourut dans la fleur de son âge, empoisonné par un philtre que lui donna sa maîtresse.

(22) Virgile, le prince des poètes latins, naquit à Andes, village près de Rome, d'un potier de terre, l'an soixante dix avant Jésus-Christ. Il ne vécut que cinquante-deux ans, et mourut à Brindes, comme il allait en Grèce pour mettre, dans la retraite, la dernière main à son *Énéide*, qu'il avait été onze ans à composer. *Virgile*, ayant été rétabli dans son patrimoine par les soins d'*Auguste*, com-

posa sa première Églogue à la louange de son bienfaiteur. Cette pièce fit connaître son talent pour la poésie, et devint la source de sa fortune. Il finit les *Bucoliques* au bout de trois ans, ouvrage précieux par les grâces simples et naturelles, par cette élégance et cette pureté qui y règnent. Il s'occupa ensuite de ses *Géorgiques*, poème qu'on peut appeler à juste titre le chef-d'œuvre de la poésie latine. Ce fut par cet ouvrage qu'il s'acquit l'amitié et les suffrages d'*Auguste*, de *Mécène*, de *Tucas*, de *Pollion*, d'*Horace*, de *Gallus*. La vénération qu'on avait pour lui à Rome était telle, qu'un jour, comme il vint au théâtre après qu'on y eut récité quelques-uns de ses vers, tout le peuple se leva avec des acclamations, honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'empereur. Voyant approcher sa fin, il ordonna qu'après sa mort, l'*Énéide* fût brûlée. Sa modestie lui faisait croire que cet ouvrage était encore trop médiocre pour le con-

server. Ses volontés ne furent point suivies; on conserva ce poème qui étincèle de beautés.

(23) Horace naquit à Venuse, dans la Pouille, d'un affranchi, soixante-trois ans avant Jésus-Christ. Son père connut ses talents et n'oublia rien pour les cultiver. Il l'envoya à Rome, où son esprit l'assimila aux jeunes nobles de la première distinction. A l'âge de vingt-deux ans, il fut à Athènes étudier la philosophie. *Brutus*, l'un des meurtriers de *César*, passant dans cette ville, l'emmena avec lui et lui donna une place de tribun des soldats dans son armée. Ce jeune philosophe s'étant trouvé peu de temps après à la bataille de Philippes, prit la fuite, jeta son bouclier et promit de ne plus manier les armes. *Virgile* et *Varius*, charmés de ses ouvrages, en parlèrent à *Mécène*. Ce protecteur, cet ami des gens de lettres, voulut voir *Horace*; il le prit

en affection et le présenta à *Auguste*, qui le combla de bienfaits. Le poète dès lors vécut à la cour du ministre et à celle de l'empereur, comme dans sa propre maison. Aimable avec ses amis, la terreur des mauvais poètes, il méprisa l'ambition et vécut en sage sur les traces d'*Anacréon*. Ses ouvrages sont des *Odes*, dignes de *Pindare* et d'*Anacréon*; des *Épîtres*, des *Satires* pleines de verve, de vrai talent; l'*Art Poétique*; c'est l'école du goût.

(24) Ovide, chevalier romain, né à Salmont, ville de l'Abruzze, fut envoyé à Rome de bonne heure; il se distingua bientôt par l'éclat de son talent. Il eût pu vivre heureux; mais l'amour causa ses malheurs. L'attachement de *Julie*, fille d'*Auguste*, qu'il célébra sous le nom de *Corine*, déplut à l'empereur, qui l'exila à Tomes, sur le mont Euxin. Ses ouvrages sont: *Les Métamorphoses, les Fastes, les Tristes et les Élégies, les Héroïdes*,

les Amours, *l'Art d'aimer*, *Ibis*, poème satirique, et quelques fragments. La nature n'avait pas été avare à l'égard d'Ovide. Son esprit est fin et fécond, son imagination belle et riche; l'expression semble courir au devant de sa pensée; avec ces grandes qualités, il prodigua trop les fleurs, les saillies et les pointes. Il mourut dans son exil à l'âge de cinquante-sept ans.

(25) Catulle, né à Vérone quatre-vingt-six ans avant Jésus-Christ, imita dans ses épigrammes la manière grecque et l'ennoblit. Le plaisir et l'amour excitèrent son imagination et le rendirent l'un des plus gracieux poètes.

Tibulle, chevalier romain, né à Rome quatorze ans avant Jésus-Christ, fut d'abord guerrier et puis amant et poète. *Tibulle* a composé quatre livres d'élégies qui respirent la grâce, le génie et l'amour.

Properce naquit à Moravin, ville

d'Ombrie, et mourut treize ans avant Jésus-Christ. Son père périt dans les proscriptions. Pour lui, il sut gagner l'amitié d'*Auguste*, qui le combla de grâces. *Properce* a su heureusement allier dans ses ouvrages la finesse, la pureté de l'expression, la délicatesse, aux charmes du sentiment.

(26) Lucain naquit à Cordoue; il était neveu de *Sénèque-le-Philosophe*. *Lucain*, d'abord aimé de *Néron*, s'attira la haine de cet empereur, en le vaincant dans un combat littéraire qu'ils avaient entrepris. *Lucain* entra dans la conspiration de *Pison*; elle fut découverte. Le poète romain fut condamné à mort, on lui laissa le choix du supplice; il se fit ouvrir les veines et périt ainsi l'an 65 de Jésus-Christ. Son poème de la guerre de *Pompée* et *César*, intitulé: *la Pharsale*, offre des beautés poétiques du premier ordre.

(27) Perse, poète satirique romain; il

et le poète de la vertu et le plus implacable ennemi du vice.

Juvénal, né à Aquin, passa à Rome, où il commença par faire des déclamations et finit par des satires. Il fut exilé en Égypte sous *Domitien;* mais il revint à Rome après la mort de ce monstre. Ses seize satires sont des harangues emportées. Son style est fort âpre, véhément; mais il manque d'élégance, de pureté et surtout de décence.

(28) Le *Danemarck*, la *Suède* et *la Norwège*, ces pays si dépeuplés aujourd'hui, fournirent alors, et sous le règne des successeurs de *Charlemagne*, ces armées innombrables qui ravagèrent l'Europe policée.

(29) Il faut y joindre les *Huns*, qui, sous la conduite d'*Attila*, se rendirent fameux par leur barbarie et par leurs conquêtes.

(30) Ausone, natif de Bordeaux, mérita par ses talents d'être nommé précepteur de *Gratien*, fils de *Valentien*, empereur. Cet emploi le conduisit aux premières charges de l'empire. On remarque dans ses ouvrages beaucoup de facilité, de brillant et de feu ; mais les pensées en sont recherchées, le style en est dur, inégal et la latinité peu correcte.

(31) Claudien, natif d'Alexandrie, en Égypte, florissait sous *Arcadius* et *Honorius*, qui lui firent élever une statue dans la place Trajane. Il fut un des meilleurs poètes latins des siècles de décadence ; mais il est loin de la perfection des écrivains du règne d'Auguste.

(32) Boëce fut consul en 487 et ministre de *Théodoric*, roi des *Ostrogoths*. Il fut ensuite condamné par ce prince à avoir la tête tranchée. Pendant le temps de sa prison, il composa son beau livre de

la Consolation de la Philosophie. Les vers de *Boëce* sont sententieux et élégants, autant qu'ils pouvaient l'être dans un siècle où la barbarie commençait à se répandre sur tous les arts.

(33) Pareil aux siècles de Périclès et d'Auguste, celui des Médicis s'éleva par dessus ceux qui l'avaient précédé. Ces princes de Florence rendaient aux arts une nouvelle existence. Ce fut alors que parurent presque en même-temps, *Pétrarque*, fameux par ses écrits et par son amour pour la belle *Laure;* l'*Arioste*, dont le génie déroba à l'imagination ses plus belles couleurs; *le Tasse*, digne successeur des poètes épiques qu'il imita; *Raphaël*, le dieu de la peinture; *Michel-Ange*, son rival, et qui n'eut point d'égal dans la sculpture et dans l'architecture; *Léonard de Vinci*, *le Titien*, *le Tintoret*, les *Carrache*, le *Dominicain*, *Paul Véronèse*, ect. etc. etc., époque grande

et due aux soins de Léon X, des Médicis, ses parents, de François Ier, roi de France, et de Charles-Quint, empereur d'Allemagne.

(34) Mais, surpassant tous les autres, le siècle de *Louis-le-Grand* élève sa tête majestueuse, couronnée par l'immortalité ; ce siècle qui donna naissance au grand *Corneille*, au grand *Molière*, à l'inimitable *Racine*, au bon *La Fontaine*, au législateur *Boileau ;* qui vit dans la chaire apostolique les *Fléchier*, les *Bossuet*, les *Bourdaloue*, les *Fénélon ;* qui plaça à la tête des armées et des flottes, *Turenne*, *Condé*, *Catinat*, *Vendôme*, *Luxembourg*, *Villars*, *Vauban*, *Dugay-Trouin*, *Duquéne*, *Tourville*, etc. etc. ; qui applaudit aux artistes tels que *Le Brun*, *Le Sueur*, *Mignard*, *Coipel*, *Galot*, *Le Clec*, *Audran*, *Pérault*, etc. etc. ; qui proclama les vertus des *Montausier*, des *Lamoignon*, etc. ; qui

sourit aux grâces des *Sévigné*, des *Deshoulières*, etc. etc.; ce siècle, dis-je, mérite de fixer à jamais les regards de la postérité.

(35) C'est, je crois, improprement qu'on a prétendu que le patois provençal actuel est l'ancienne langue romance; il me semble que tous les ouvrages d'alors se rapportent plutôt au patois toulousains.

(36) Les jongleurs chantaient les ouvrages des Troubadours.

(37) Charlemagne, fils de *Pepin*, roi de France et empereur d'Occident, accorda aux Lettres une protection toute particulière. Il fonda des universités et des académies; mais les soins qu'il se donna n'eurent point de suite, et ses institutions périrent avec lui.

(38) C'est ainsi que signaient la plu-

part des seigneurs de ce temps de barbarie.

(39) Grégoire VII, assis sur la chaire de Saint-Pierre, en fit un tribunal, d'où il excommuniait les souverains qui osaient lui résister. Sa vie est curieuse pour celui qui veut réfléchir sur l'abus du pouvoir.

(40) Saladin, sultan d'Égypte, fut le le digne adversaire des héros européens qui se signalèrent dans les Croisades; il reprit sur eux Jérusalem, où il établit le siége de son empire. Il mourut en 1192, également regretté des Musulmans et des Chrétiens.

(41) Il est assez singulier que nos vieux Troubadours donnent aux Mahométans un titre dont ces infidèles nous insultent tous les jours..

(42) Les cours d'amour ont été longtemps célèbres, à remonter depuis celle

de la reine *Berthe*, jusqu'aux dernières qui eurent lieu dans le quinzième siècle, et que le cardinal de *Richelieu* voulut, dit-on, rétablir sous le règne de *Louis XIII*.

Le plus ordinaire jugement de ces cours se faisaient sur les ouvrages des poètes, qui débattaient entre eux quelques belles questions d'armes ou de galanterie. Les Allemands imitèrent les Français; partout fut établie cette aimable cour, et partout elle fut présidée par les Dames, assistées des Troubadours.

(43) Les amours de *Laure* et de *Pétrarque* sont si célèbres, qu'il est inutile d'en parler. Ceux qui voudraient de grands détails à ce sujet, peuvent consulter l'ouvrage de l'abbé de *Sade*.

(44) On avait dressé dans le vestibule de l'abbaye un autel, sur lequel étaient exposés le saint-sacrement et les reliques des saints martyrs. Nombre d'archevêques,

d'évêques et de hauts seigneurs y furent présents. On conduisit en cet endroit *Raymond*, qui était nu jusqu'à la ceinture, et qui promit de nouveau, par serment, d'obéir à tous les ordres du pape et de ses légats touchant les chefs pour lesquels il avait été excommunié; ensuite, *Milon* fit mettre une étole au cou du comte de Toulouse, et en ayant pris les deux bouts, il l'introduisit dans l'église, en le fouettant avec une poignée de verges. Après l'avoir ainsi traité, il lui donna l'absolution. La foule était si grande que le prince ne put s'en retourner par le même chemin; il fut obligé de passer par un des bas-côtés de l'église, où on avait transféré le tombeau de *Pierre de Castelnau* : en sorte que plusieurs crurent qu'il lui faisait amende honorable de sa mort.

(44) Ce fut à cette bataille de Muret que périt *Pierre*, roi d'Aragon. (*Voyez l'Histoire du Languedoc, de D. Vaissette.*)

(45) *Voyez* pareillement *l'Histoire du Languedoc.*

(46) On peut consulter les recherches de M. Lacurne-Sainte-Palaye, sur les Troubadours et leurs ouvrages.

(48) Voici un morceau curieux de *Guiraud Riquier*, sur la dignité du Troubadour. Il s'adresse à *Alphonse-le-Sage*, roi de Castille. Après avoir parlé des différents jongleurs, il vient aux Troubadours, en ces termes :

« Sire, roi, empêchez que ceux qui » ont la science de *trouver*, de bien com- » poser des vers, des chansons et d'autres » poésies également ingénieuses et utiles, » ne soient confondus avec les Ménétriers » et autres de même trempe. Donnez- » leur un nom particulier tel qu'il paraît » leur convenir; car vous savez, noble » roi de Castille, combien ils sont *au-des-* » *sus des farceurs et des simples joueurs* » *d'instrument. Ceux-ci, tout au plus*,

» *donnent un plaisir frivole aux yeux et*
» *aux oreilles; mais les savants Trou-*
» *badours laissent dans les esprits une*
» *impression forte et durable de tout ce*
» *qu'ils disent de bien; ils portent les*
» *auditeurs à y conformer leur conduite;*
» *même, après leur mort, le souvenir de*
» *belles maximes opère les fruits de*
» *l'instruction.*

» Quel tort ne leur fait-on pas de les
» mettre dans la classe de ces vils jon-
» gleurs, ces hommes que Dieu a doués
» d'un si grand savoir, et par qui il a
» voulu que la science, le premier des
» biens, se répandît dans le monde,
» comme d'une source abondante? Quels
» honneurs ne doit-on pas rendre à ces
» Troubadours faits pour éclairer l'uni-
» vers, surtout lorsqu'ils se rendent aussi
» estimables par leur conduite que par
» leur savoir; car il faut avouer qu'il y
» en a de très-habiles qui se comportent
» très-mal; mais, si quelque autre, avec

» son, d'accord avec la rime, donne des
» leçons utiles; pour ceux qui honorent
» la science par des compositions enri-
» chies de beaux passages et de citations
» savantes. »

NOTES

De l'Histoire de l'Académie des Jeux Floraux.

(1) SIMON de la Loubère, né à Toulouse en 1642, fut d'abord secrétaire d'ambassade auprès de l'ambassadeur français en Suisse. Ses talents pour les négociations déterminèrent Louis XIV à l'envoyer à Siam, en 1687, en qualité d'envoyé extraordinaire. Il n'y resta que trois mois, pendant lesquels il s'occupa de rassembler des mémoires sur l'histoire civile et naturelle du pays, sur l'origine de la langue, les mœurs et le caractère de ses habitants. De retour en France, il fut envoyé exécuter une commission secrète en Espagne et en Portugal. On croit que

tait pour détacher ces deux cours de l'alliance qu'avait produite la révolution d'Angleterre. Son dessein transpira; il fut arrêté à Madrid, ne recouvra sa liberté qu'avec beaucoup de peine. De retour en France, il obtint une place à l'Académie française : peu après il se retira dans sa patrie; il rétablit les Jeux floraux, autrefois si célèbres, et alors si dégénérés. Après s'être montré citoyen zélé et savant presqu'universel, il mourut en 1729, à quatre-vingt-sept ans. La Loubère savait non seulement le grec et le latin, mais encore l'italien, l'espagnol et l'allemand. Ses principaux ouvrages sont des poésies, une Histoire curieuse de son voyage à Siam et un Traité de la résolution des équations.

(2) Lettres-patentes du roi Louis-le-Grand, *portant le rétablissement des Jeux floraux en une Académie de Belles-Lettres.*

Louis, par la grâce de Dieu, roi de

France et de Navarre, à tous présents et à venir, SALUT : Comme les belles-lettres tiènent le premier rang entre tous les arts, d'autant qu'éclairant l'esprit et élevant les sentiments, elles sont également propres à la paix comme à la guerre, nous avons cru toujours devoir les favoriser, soit en gratifiant de nos libéralités plusieurs personnes qui se sont distinguées par leurs études, tant dans nos Etats que dans les pays étrangers, soit en permettant et autorisant l'établissement de plusieurs Académies de divers genres de littérature dans plusieurs villes de notre obéissance. Ces dispositions, que nous avons toujours témoignées, ont porté les chancelier, mainteneurs et maîtres des Jeux floraux de notre ville de Toulouse, et les maire et capitouls de ladite ville, à nous représenter que les belles-lettres, et surtout la poésie, y ayant toujours été cultivées, la coutume y est établie, depuis plusieurs siècles, de célébrer tous les

ans, le premier et le troisième jour du mois de mai, dans le grand consistoire de l'hôtel-de-ville, et à huis ouvert, une fête poétique, sous le nom de Jeux floraux; que tous les poètes y sont reçus à lire publiquement leurs vers, et que l'on y donne trois fleurs d'argent; savoir : une violette, une églantine et un souci, aux trois poètes, qui, au jugement desdits chancelier, mainteneurs et maîtres, y ont porté les meilleurs poèmes; que, néanmoins, ces Jeux n'ont pas été de tout temps une simple fête comme aujourd'hui, mais une véritable Ecole ou Académie, où l'on faisait des bacheliers et des docteurs en poésie, qu'ils appelaient *gaie science*; que cette Ecole ou Académie était plus ancienne que l'an 1323, comme il paraît par un registre qui commence en ladite année, et qui est conservé dans ledit hôtel-de-ville; ce qui doit en faire reporter l'origine à la naissance des universités et des titres de bachelier et de docteur; que

les professeurs de cette Ecole étaient les maintenceurs, dont le nombre a toujours été limité à sept; et, qu'à l'exemple de toutes les universités, ils avaient non-seulement leur chancelier et autres officiers, mais encore une maison publique dans l'un des faubourgs de ladite ville, où ils tenaient leurs assemblées ordinaires, jusqu'à ce que cette Ecole eût passé de cette maison, qui lui était propre, à l'hôtel-de-ville; et ce, peu après l'an 1356, environ lequel temps les faubourgs de ladite ville furent détruits, en conséquence d'une délibération publique, à cause de la guerre avec les Anglais, alors maîtres de la Guyenne; que néanmoins elle n'interrompit pas d'abord ses exercices ordinaires après avoir été reçue dans l'hôtel-de-ville, mais qu'elle les y continua, et même avec éclat, puisque trente-deux ans après, savoir, en 1388, Jean, roi d'Aragon, envoya une célèbre ambassade au roi Charles VI, comme pour ses plus grandes

affaires, pour lui demander des poëtes du Languedoc, qui, sur l'espérance des récompenses et des honneurs qu'il leur promettait, allassent établir des écoles de *gaie science* dans ses états. Ainsi lesdits chancelier, mainteneurs et maîtres, maire et capitouls, voyant que ces Jeux ont été réduits d'une Académie ordinaire en une simple fête, et considérant d'ailleurs que cette fête a souvent reçu des oppositions qui ont failli à la détruire, nonobstant sa grande ancienneté et l'émulation qu'elle a toujours inspirée aux meilleurs esprits de Languedoc et de Guyenne, et quelquefois aux plus célèbres du royaume; ils ont cru devoir prévenir les contradictions encore plus grandes auxquelles lesdits Jeux pourraient être exposés par la suite, si nous n'y pourvoyons comme de convenable; et si nous n'achevions ce que nous avions commencé par l'arrêt de notre conseil, du 4 décembre 1671, en conséquence d'un réglement fait par nos com-

missaires le 22 novembre de la même année, par lequel nous aurions jugé à propos de permettre la dépense de quatorze cents livres par an, à prendre sur les revenus ordinaires de la ville de Toulouse, pour la célébration desdits Jeux. Et dans cette vue, ils nous ont très-humblement suppliés de leur accorder nos lettres pour affermir de plus lesdits Jeux, et leur rendre leur premier lustre; sur quoi, ayant égard à l'utilité et à l'ancienneté d'un tel établissement, si honorable aux belles-lettres, dont la réputation s'est étendue depuis plus de trois siècles chez les étrangers, et inclinant à la très-humble supplication desdits chancelier, mainteneurs et maîtres, maire et capitouls; A CES CAUSES, de l'avis de notre conseil, qui a vu l'arrêt du 14 décembre 1671, ci-attaché, sous le contre-scel de notre chancellerie, nous avons, de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, approuvé et autorisé en tant que de besoin, approu-

vons et autorisons par ces présentes, signées de notre main, lesdits Jeux floraux de Toulouse; les avons mis et mettons sous la protection spéciale de notre cher amé et féal chancelier, chevalier de France, commandeur de nos ordres, et après lui, de ses successeurs en l'office de chancelier; avons rétabli et rétablissons les assemblées ordinaires desdits chancelier et mainteneurs en forme d'Académie; et pour les rendre plus utiles, avons augmenté et augmentons jusqu'à trente-cinq le nombre desdits mainteneurs, qui depuis a été augmenté de quarante. A cet effet, lesdits maire et capitouls prêteront auxdits Jeux, selon la coutume, autant qu'il plaira auxdits chancelier et mainteneurs, le grand consistoire dudit hôtel-de-ville, pour y faire la semonce, pour y entendre réciter les ouvrages de vers et de prose composés pour les prix et pour y distribuer lesdits prix. Les capitouls y assisteront sous le titre ordinaire de Bayles des Jeux, dans l'ordre et au nombre accou-

tumés pour y recevoir et accompagner ceux des corps des Jeux floraux et leur faire les honneurs de l'hôtel-de-ville, comme il a été pratiqué ci-devant : de quoi, le maire perpétuel de ladite ville sera dispensé, et ne se trouvera à la tête desdits capitouls Bayles ; mais sera ledit maire, mainteneur né desdits Jeux, et en cette qualité aura en tout et partout rang, séance et suffrage parmi les autres mainteneurs, comme l'un d'entre eux, sans néanmoins y porter aucune marque de distinction, robe de cérémonie, ni aucun autre ornement appartenant à sadite charge de maire. Prêteront, en outre, lesdits maire et capitouls, dans deux ans au plus tard après la présente guerre, et autant auxdits chancelier et mainteneurs une salle dans ledit hôtel-de-ville, qui soit commode, pour y tenir leurs susdites assemblées ordinaires, et toutes autres assemblées particulières, et à huis clos, qu'il conviendra tenir pour lesdits Jeux,

la meubleront et entretiendront de meubles et de réparations nécessaires; et ce, aux frais de ladite ville; et dès à présent, et par provision, fourniront, ainsi meublée et entretenue, celle qui est au bout de la galerie appelée des Hommes Illustres, et destineront un serviteur dudit hôtel-de-ville pour faire les fonctions de bedeau desdits Jeux. Fourniront lesdits maire et capitouls, tous les ans et à perpétuité, la somme de quatorze cents livres, suivant la modération qui en a été faite par ledit arrêt de notre conseil, du 14 décembre 1671, pour les frais desdits Jeux, sans que, pour quelque cause que ce soit, ladite somme de quatorze cents livres puisse être divertie, ni en tout, ni en partie, autres usages, mais seulement employés comme s'ensuit; savoir, trois cents livres aux frais courants des assemblées, et des autres à huis clos qui se tiendront pour lesdits Jeux, et onze cents livres qui seront employées à l'achat de quatre

l'une du dispensateur pour la somme de trois cents livres, et l'autre de l'ouvrier ou marchand, pour celle de onze cents livres, seront lesdits maire et capitouls valablement déchargés de ladite somme de quatorze cents livres. Auront lesdits Jeux un scel, dont la marque et l'inscription seront expliquées dans lesdits statuts, et seront lesdits statuts exactement observés selon leur forme et teneur. Faisons très-expresses inhibitions et défenses de faire à l'avenir, dans lesdits Jeux, aucun autre statut ou réglement; et en cas de contestation sur le contenu desdits statuts ou des présentes, voulons qu'elle soit réglée par la grand'chambre de notre parlement de Toulouse, à laquelle Nous en avons attribué et attribuons, par ces présentes, toute cour, juridiction et connaissance; et icelle interdiction à toutes autres nos cours et juges, à peine de nullité : et afin que ceux qui composeront ledit corps des Jeux floraux soient con-

nus, tant ceux que nous avons confirmés que ceux que nous nommons de nouveau, nous les avons tous compris dans le brevet ci-attaché, sous le contre-scel de notre chancellerie. *Si donnons en mandement*, à nos amés et féaux conseillers les gens tenant notre dite cour de parlement et à tous nos autres officiers qu'il appartiendra, que ces présentes et lesdits statuts, ils les fassent lire, publier et registrer partout où il appartiendra, garder et observer selon leur forme et teneur; et que dès choses y contenues, ils fassent jouir et user pleinement, paisiblement, lesdits chancelier, mainteneurs et maîtres desdits Jeux floraux et leurs successeurs; à commencer la première publication du sujet de l'ouvrage en prose, le troisième mai prochain; et la première semonce, le premier dimanche de l'an mil six cent quatre-vingt-seize; et la première fête pour la distribution des prix, les premier et troisième jours de mai de ladite année; et les

assemblées ordinaires et élection des officiers desdits Jeux, d'abord après la publication des présentes; faisant cesser tout trouble et empêchement, s'il y en a. Voulons qu'aux copies des présentes et desdits statuts, bien et duement collationnées, foi soit ajoutée comme aux originaux, dérogeant pour cet effet à tous édits, déclarations, arrêts, réglements et autres lettres qui pourraient être contraires aux présentes; car tel est notre plaisir. Et afin que ce soit chose ferme et stable à toujours, nous avons fait mettre notre scel aux présentes. Donné à Fontainebleau, au mois de septembre, l'an de grâce mil six cent quatre-vingt-quatorze, et de notre règne le cinquante-unième.

Signé, LOUIS.

Visa, BOUCHERAT.

Par le Roi,

PHELIPPEAUX.

(3) Dans le dernier siècle, un particulier fonda le prix d'un lys d'argent, pour être donné au meilleur sonnet ou ouvrage en l'honneur de la Sainte-Vierge.

L'amarante d'or fut instituée par Louis XIV.

(4) L'Académie possède plusieurs registres qui forment des annales curieuses de son histoire. Les deux premiers sont couverts de velours verts, avec des ferrures dorées, et la coutume est de les exposer honorablement sur une table pendant la célébration des Jeux. Ils sont écrits sur du vélin, en langue vulgaire ancienne qui n'a guère changé depuis ce temps-là; ils contiènent des traités de *gaie science*, c'est-à-dire, de poésie. Le plus ancien des deux n'a point de titre : il est divisé en trois parties; la première contient des questions préliminaires de la philosophie en général, pour montrer à quelle partie de la philosophie appartient la rhétorique,

sous laquelle l'auteur range la poésie; la seconde, donne des règles en vers de la versification vulgaire et rimée, et de divers genres de petits poèmes qui ne sont plus en usage, et la troisième partie donne les principes de la grammaire vulgaire. Voilà la matière principale de ce registre que l'auteur appèle *las leys d'Amors*, les lois d'Amour, et *las flors del gay saber*, les fleurs du gai savoir. Une chose assez particulière, c'est que dans les fautes de versification, l'auteur compte *l'hiatus*, dont cependant on ne s'est corrigé que bien long-temps après.

Le second registre contient l'histoire de l'Académie depuis l'an 1323 et une foule de réglements et d'ordonnances qui servent à prouver l'illustration et l'antiquité de ce corps, issu des anciens Troubadours; un troisième registre, couvert en velours rouge, prend, je crois, quelque temps après la fondation de Clémence.

Avant de terminer ces notes, il faut que

nous détrompions le public, qui a cru, je ne sais sur quel fondement, que l'Ode à la Fortune, de Rousseau, fut rejetée au concours des Jeux floraux.

Cette calomnie a été démentie par M. Jammes, dans un excellent Discours prononcé le 2 septembre 1807, jour de la rentrée de l'école de droit de Toulouse, dans lequel il a également vengé la ville et l'université de l'injuste accusation qui leur avait été faite d'avoir refusé à Cujas une chaire donnée à un indigne compétiteur. L'Académie a toujours été dans l'usage de consigner sur un registre la liste des ouvrages qui sont présentés au concours, et même de mettre en liasse et de garder tous ceux qui n'ont été ni couronnés ni imprimés; il est résulté de la vérification la plus exacte et la plus scrupuleuse qu'il ne s'y trouve aucune Ode à la Fortune.

FIN DES NOTES.

*60136